









L'Espace
impérial
et politique

Un empire pour les gouverner tous ! Des systèmes dirigés par des mains de fer, des propagandes bien orchestrées autour d'un grand(e) dirigeant(e). L'espace se prête aux univers sombres, froids, mécaniques, où la vie est dure, brutale et impitoyable. L'individu se confond dans la masse, et est instrumentalisé jusqu'à la rupture... ou la révolution. Rapportés à l'échelle de l'univers, les tyrannies et le totalitarisme prennent des dimensions infinies.

D'autres modes de gouvernement sont aussi possibles évidemment, dans des proportions toujours grandioses, les systèmes galactiques sont multiples, et ils peuvent servir d'allégorie, de cantiques ou d'anticipations aux romanciers qui, au moins malgré eux, parlent finalement toujours de leur propre époque.

Le Roi des étoiles,
Edmond Hamilton (1949)

« La guerre galactique ! La guerre que l'Empire avait essayé d'éviter, la lutte à mort entre la Galaxie et la Nébuleuse noire avait commencé. (...) La Capitale de l'Empire central paraissait concentrer dans ses milliers d'immeubles la splendeur et la richesse du prodigieux Etat qui s'étendait sur un nombre infini de systèmes planétaires. »

2001 : L'Odyssée de l'espace, Arthur
C. Clarke (1968)

« Comme le croissant doré de Saturne s'élevait dans l'espace, Saturne avait toujours présenté à la Terre sa face pleine, totalement illuminée par le Soleil. À présent la planète géante apparaissait comme un arc délicat que coupait l'infime train de lumière des anneaux, pareil à une flèche sur une corde tendue, prête à jaillir vers le Soleil. »

La Chute d'Hyperion, Dan Simmons (1990)

« Vous allez trouver cet endroit incroyable, leur dit le lieutenant. C'est vraiment le bout du monde, l'anus de la création. Pas d'infosphère, pas de VEM, pas de distrans ni de bars simstim. Rien du tout. »

Foundation et Empire, Isaac Asimov (1942)

« La France importait alors près de vingt-cinq millions de tonnes habillées. Du pas au saut de son plumeau et en habillant l'histoire de l'Empire, dans le siège et le travail dans son textile... »

« Au début du XIX^e siècle, une telle tendance connaît son apogée. Sous les gouvernements impériaux, depuis les tentatives de prohibition sans interruption, plume comme elle l'est à l'exportation des régions sensibles de la Colombie, parait les modes les plus populaires et les plus développés industriellement de tout le système. Travail possible difficilement ne peut devenir l'aggravation de la situation et le plus riche que l'Europe habillée est, sera comme elle... »

Udovcova et al., Serje Martel 1998

L'Aventure sauvage

Cette exposition, construite par des amoureux de la littérature populaire, a pour but de faire partager leur passion : en donnant à voir des livres, évidemment, mais surtout en permettant à ses visiteurs de mettre un pied dans un univers fascinant.

Le roman d'aventure est un des piliers fondateurs du roman populaire. Il se construit sur un dépaysement (qui peut être géographique, historique, fantastique, ontologique ou social) offrant au lecteur une sortie de son cadre habituel. Il se construit aussi sur une dramaturgie de la surprise, avec péripéties, rebondissements et le plus souvent une résolution, qui clôtur le dépaysement et permet au lecteur un retour « sain et sauf » dans sa vie quotidienne.

L'aventure sauvage est une aventure particulière, qui promet un voyage hors de la civilisation, vers la brutalité, l'originel, la sensualité, l'infini... la nature.

Cet état de nature, du paysage ou de l'homme, est un patrimoine partagé par tous, quoique plus ou moins enfoui. La littérature de l'aventure sauvage offre une occasion d'ouvrir la trappe où se terre notre orgue de barbarie. Elle joue pour nos instincts primaires soit le rôle du défouloir, soit celui du miroir réfléchissant leur maîtrise, et le plus souvent les deux.

À travers sept types de voyages, sept types de paysages, c'est la façon dont le roman populaire s'approprié la confrontation de l'homme avec cette nature élémentaire que cette exposition propose de découvrir.

La Maison du roman populaire

Amavada a créé une bibliothèque regroupant des œuvres romanesques populaires : c'est à dire écrites par des auteurs populaires, éditées par des maisons d'éditions populaires ou dans des collections destinées à un public populaire.

Comme son nom l'indique, la collection est majoritairement composée de romans, mais elle comprend aussi de nombreuses revues, études et documents. Cet ensemble témoigne de plus de 150 ans d'histoire éditoriale.

Si elle comprend des trésors (éditions originales, éditions rares, exemplaires dédicacés), la MRP est avant tout une bibliothèque atypique où l'on fait la part belle aux oubliés de la littérature : tous ceux qui ont écrit l'aventure, l'amour, l'espionnage, le crime, la science-fiction, le western... ceux qui se sont voués à la noirceur et aux rêves du grand public, et les œuvres écrites dans lesquelles celui-ci s'est reconnu.

La MRP a vocation à témoigner de l'histoire du roman populaire et à rendre ses livres accessibles via la consultation, le prêt, ainsi que des expositions et des spectacles.

Espaces urbains

Qu'y a-t-il de sauvage au cœur même d'une ville ?

Entre les briques et le béton, sous les oripeaux de la civilisation, l'aventurier trouve son chemin vers des abîmes insoupçonnés. C'est dans son regard que se dessinent les villes organiques et affamées.

C'est à travers trois façons qu'il a de regarder que nous avons interrogé le paysage urbain, pour trouver à quoi ressemblent les briques de danger, de sueur, d'angoisse et de mélancolie qui construisent une ville de roman, étrange et vivante.

Espaces urbains

Désœuvrés, ignorants, étrangers dans une ville exotique, ou citadins découvrant des mondes cachés dans les rues qui leurs sont familières... les promeneurs.

Les mystères de Paris, Eugène Sue, Tome 1, Partie 1, Chap. 1, Le tapis-franc.

« Un tapis-franc, en argot de vol et de meurtre, signifie un estaminet ou un cabaret du plus bas étage. Un repris de justice, qui, dans cette langue immonde, s'appelle un ogre, ou une femme de même dégradation, qui s'appelle une ogresse, tiennent ordinairement ces tavernes, hantées par le rebut de la population parisienne ; forçats libérés, escrocs, voleurs, assassins y abondent. (...)

Ce début annonce au lecteur qu'il doit assister à de sinistres scènes ; s'il y consent, il pénétrera dans des régions horribles, inconnues ; des types hideux, effrayants, fourmilleront dans ces cloaques impurs comme les reptiles dans les marais. Tout le monde a lu les admirables pages dans lesquelles Cooper, le Walter Scott américain, a tracé les mœurs féroces des sauvages, leur langue pittoresque, poétique, les mille ruses à l'aide desquelles ils fuient ou poursuivent leurs ennemis. On a frémi pour les colons et pour les habitants des villes, en songeant que si près d'eux vivaient et rôdaient ces tribus barbares, que leurs habitudes sanguinaires rejetaient si loin de la civilisation. Nous allons essayer de mettre sous les yeux du lecteur quelques épisodes de la vie d'autres barbares aussi en dehors de la civilisation que les sauvages peuplades si bien peintes par Cooper.

Seulement les barbares dont nous parlons sont au milieu de nous ; nous pouvons les coudoyer en nous aventurant dans les repaires où ils vivent, où ils se rassemblent pour concerter le meurtre, le vol, pour se partager enfin les dépouilles de leurs victimes. Ces hommes ont des mœurs à eux, des femmes à eux, un langage à eux, langage mystérieux, rempli d'images funestes, de métaphores dégouttantes de sang.

Comme les sauvages, enfin, ces gens s'appellent généralement entre eux par des surnoms empruntés à leur énergie, à leur cruauté, à certains avantages ou à certaines difformités physiques. »

« Morel avait écouté la dernière partie de ce récit avec une sombre indifférence que Rodolphe s'était expliquée, l'attribuant à l'accablement de ce malheureux. Après des secousses si violentes, si rapprochées, ses larmes avaient dû se tarir, sa sensibilité s'émousser ; il ne devait même plus lui rester la force de s'indigner, pensait Rodolphe. Rodolphe se trompait. Ainsi que la flamme tour à tour mourante ou renaissante d'un flambeau qui s'éteint, la raison de Morel, déjà fortement ébranlée, vacilla quelque temps, jeta çà et là quelques dernières lueurs d'intelligence, puis tout à coup... s'obscurcit. Absolument étranger à ce qui se disait, à ce qui se passait autour de lui, depuis quelques instants le lapidaire était devenu fou. »

« Une lutte terrible s'engagea. La porte de la taverne s'ouvrit ; d'autres agents se précipitèrent dans la salle, et l'on vit briller au dehors les fusils des gendarmes. Profitant du tumulte, le charbonnier dont nous avons parlé s'avança jusqu'au seuil du tapis-franc, et, rencontrant par hasard le regard de Rodolphe, il porta à ses lèvres l'index de la main droite. Rodolphe, d'un geste aussi rapide qu'impérieux, lui ordonna de s'éloigner ; puis il continua d'observer ce qui

se passait dans la taverne. L'homme au bonnet grec poussait des hurlements de rage ; à demi étendu sur la table, il faisait des soubresauts si désespérés que trois hommes le contenaient à peine. Anéanti, morne, la figure livide, les lèvres blanches, la mâchoire inférieure tombante et convulsivement agitée, son compagnon ne fit aucune résistance, il tendit de lui-même ses mains aux menottes. »

« Nous croyons fermement à l'influence de certains caractères dominateurs, assez sympathiques aux masses, assez puissants sur elles pour leur imposer le bien ou le mal. Les uns, audacieux, emportés, indomptables, s'adressant aux mauvaises passions, les soulèveront comme l'ouragan soulève l'écume de la mer ; mais, ainsi que tous les orages, ces orages seront aussi furieux qu'éphémères ; à ces funestes effervescences succéderont de sourds ressentiments de tristesse, de malaise, qui empireront les plus misérables conditions. Le déboire d'une violence est toujours amer, le réveil d'un excès toujours pénible.

La Louve, si l'on veut, personnifiera cette influence funeste.

D'autres organisations, plus rares, parce qu'il faut que leurs généreux instincts soient fécondés par l'intelligence, et que chez elles l'esprit soit au niveau du cœur, d'autres, disons-nous, inspireront le bien, ainsi que les premiers inspirent le mal. Leur action pénétrera doucement les âmes, comme les tièdes rayons du soleil pénètrent les corps d'une chaleur vivifiante... comme la fraîche rosée d'une nuit d'été imbibe la terre aride et brûlante.

Fleur-de-Marie, si l'on veut, personnifiera cette influence bienfaisante.

La réaction en bien n'est pas brusque comme la réaction en mal ; ses effets se prolongent davantage. C'est quelque chose d'onctueux, d'ineffable, qui peu à peu détend, calme, épanouit les cœurs les plus endurcis et leur fait goûter une sensation d'une inexprimable sérénité.

Malheureusement le charme cesse. »

Dans des villes qui grouillent et se décomposent, ils savent que la bête rôde, qu'il faut la saisir avant que le venin ne frappe à nouveau... les chasseurs.

Brouillard au pont de Tolbiac, Léo Malet (1956)

« La rame cahotante brûla la station de l'Arsenal, fermée au public depuis la guerre ; Arsenal et guerre, ça doit pourtant aller ensemble, mais pas plus que pour le regard que je sentais rivé sur moi, il ne fallait sans doute chercher à comprendre. Elle émergea des profondeurs souterraines un peu avant d'arriver au quai de la Rapée et franchit la passerelle aérienne parallèle au pont Morand, jetée sur la dernière écluse du canal Saint-Martin. Elle stoppa devant des murs gris et humides, cracha quelques usagers, en avala quelques autres, et repartit dans un claquement de portes, sur un bref coup de sifflet. »

« Un brouillard sournois, à l'image de quelques ombres que l'on surprenait à s'engager furtivement dans le boulevard de la Gare, s'effiloçait aux branches dégarnies des arbres du square central et des terre-pleins en bordure. Les cafés qui entourent la place avaient allumé leurs lumières et une rampe de néon courait en clignotant au-dessus de la terrasse vitrée de la brasserie Rozès. Avant de se lancer dans la descente du boulevard Auguste-Blanqui, les autos

prenaient le sens giratoire, avec ce feulement particulier que produisent les pneus lorsqu'ils roulent sur le pavé mouillé. »

« Belita Moralès, les traits crispés par la souffrance, les yeux fulgurants de haine impuissante, se blottissait dans un angle à même le parquet, ses jambes ramenées sous la rouge corolle de la juge de feutrine. Elle ne portait plus son trench-coat et son pull-over, déchiré, laissait apparaître une émouvante poitrine. Ses deux magnifiques seins, zébrés d'une traînée sanglante, n'abdiquaient pas. Ils pointaient toujours aussi orgueilleusement, semblant défier leur bourreau. Je franchis d'un bond les derniers barreaux de l'échelle et surgis dans la pièce. - Et alors ? grondai-je. On joue les bourreaux d'enfants, à c'tte heure ? Avec une agilité surprenante, l'ignoble pouffiasse se retourna, stupéfaite. »

« C'est un sale quartier, un foutu coin, dis-je. Il ressemble aux autres, comme ça, et il a bien changé depuis mon temps, on dirait que ça s'est amélioré, mais c'est son climat. Pas partout, mais dans certaines runes, certains endroits, on y respire un sale air. Fous-en le camp, Bélita. Va bazarder tes fleurs où tu voudras, mais fous le camp de ce coin. Il te broiera, comme il y en a broyé d'autres. Ça pue trop la misère, la merde et le malheur... »

« À ce stade de notre décevante tournée, nous nous trouvions dans la rue des Cinq-Diamants. Le 13e arrondissement fourmille de rues aux noms charmants et pittoresques, en général mensongers. Rue des Cinq-Diamants, il n'y a pas de diamants ; rue du Château-des-Rentiers, il y a surtout l'Asile Nicolas-Flamel ; rue des Terres-au-Curé, je n'ai pas de prêtre ; et rue Croulebarbe, ne siège pas l'Académie française. Quant à la rue des Reculettes... hum.... Et celle de l'Espérance... »

Les mystères de Lyon, Jean de la Hire (1933)

« Ce Changhaï est une ville monstrueuse, non point parce qu'elle s'étend sur vingt kilomètres de longueur, mais parce qu'elle se compose de contrastes moraux et matériels les plus violents et heurtés, et aussi parce qu'elle est, dans son ensemble, un grouillement de passions à ce point exaspérées qu'elles en sont monstrueuses. »

« Quartier de mysticisme et de sorcellerie. Je le connais, et s'il y a vraiment du satanisme, en cet affreux cauchemar à mille sursauts que nous vivons depuis deux semaines, ne soyez pas surpris que la rue de du Serpent-Volant, de Tours, en soit l'un des foyers occultes. »

« Immobile aussi en sa pose d'attente et d'observation, Alouh T'Hö suivit des yeux, non les mouvements du corps et des mains, mais les légers déplacements de la tête de Saint-Clair, de qui elle scrutait avidement le visage, les yeux, les lèvres, le saillant sans brutalité des pommettes, la carrure sans lourdeur du menton à fossette, les lèvres rasées, sinueuses et fermes. Parmi les boîtes de cigarettes, il y en avait une d'essence et de fabrication françaises : ce fut dans celle-ci que le Nyctalope choisit. D'après une mode assez pittoresque, les petits cylindres étaient en papier de diverses couleurs. Le choix se porta sur une cigarette blanche, qui fut aussitôt allumée. Et après avoir aspiré longuement, après avoir expiré la fumée, Saint-Clair garda la cigarette aux doigts et, restant debout, faisant à nouveau face au divan, il parla de sa voix la plus calme, simple, ni grave, ni légère, d'un ton uni. »

« M. Martial Morand était un petit homme ni maigre ni gras, de l'espèce des Lyonnais osseux et trapus, à chair dure. Et même certains pétilllements des yeux et une fugitive moue des lèvres auraient appris à un observateur que M. Martial Morand savait avoir, à l'occasion, de la bonne humeur et une certaine causticité, tout en gardant dignement et opportunément les distances. Et c'était, tout cela, spécifiquement lyonnais. »

« Or, ce lundi soir, 29 juin, la maison de la rue du Serpent-Volant ne contient que deux locataires, un Chinois et un Russe. Chacun d'eux se referme dans un mutisme fanatique. Rien à tirer d'eux. Mais on trouve des clefs dans leurs poches et, de porte en porte, on arrive à visiter toute la maison. Des bizarreries, des caves transformées en prisons formidables, un caveau rappelant les salles de torture d'une inquisition espagnole qui aurait écouté les leçons d'un tortionnaire chinois... »

« Comme toutes les villes purement chinoises, la ville chinoise de Changai est toute grouillement, entassement, vacarme, couleur et puanteur. Êtres humains, animaux domestiques, mesures antiques superposées, accotées aux immeubles modernes et aux vénérables palais anciens ; enseignes multicolores flottant dans les rues étranglées ; immondices partout débordant, s'étalant, doués d'une vie personnelle, semble-t-il, et qui participent à la vie des habitations, des animaux et des hommes. Et tout cela sent à la fois le cadavre, l'excrément, l'opium, la friture et les fleurs. »

Aventuriers malgré eux, fauchés dans les ténèbres de ces villes qui leur semblent terrifiantes... les proies.

Le Robinson de Paris, Eugénie Foa (1840)

« Enfin, après tout ce monde venait un pauvre petit enfant, de neuf à dix ans au plus, faible et souffrant. Personne ne faisait attention à lui, et il sanglotait à fendre l'âme ; ses beaux cheveux blonds, tombant en larges boucles autour de son front, se mêlaient aux pleurs qui baignaient son charmant visage. Quand la tombe ne fut plus entourée, l'enfant dont nous avons parlé, et qui s'était tenu à l'écart, accourut se jeter tout en larmes sur la terre fraîchement amoncelée. »

« Comment mourrait-on de faim avec des pâtisseries à chaque pas ? Est-il possible qu'un pauvre petit enfant comme moi ne trouve pas à se loger, lorsqu'on voit une si grande quantité de maisons avec portes ouvertes ? Il ne s'agit que de demander... Ce ne sont pas des sauvages tous ces habitants qui vont et viennent... Ils ne me mangeront pas, comme le faisaient, à l'égard de leurs prisonniers, les sauvages de l'île de Robinson Crusoé, ils ont tous de trop bonnes figures... Ces dames sont charmantes et sourient à ceux qui les regardent... Ces messieurs se saluent très poliment les uns les autres... Allons, allons, Camille, du courage ! »

« Je ne sais si vous avez remarqué, mes jeunes lecteurs, qu'un chemin que vous n'avez parcouru qu'une fois, et de jour, prend un tout autre aspect la nuit ; ainsi Camille dans ces longues allées désertes, au milieu desquelles de rares lanternes scintillaient ça et là comme des étoiles sur un ciel orageux, eut toutes les peines du monde à reconnaître cette belle promenade qu'il avait vue le matin éclairée par un soleil pur et remplie d'une foule parée et

bruyante. Absorbé dans ses réflexions, il ne s'était pas aperçu que, depuis le moment où les maçons lui avaient donné de l'argent, il avait été suivi par deux hommes de mauvaise mine. »

Les jeux de l'Ombre Jaune, Henri Vernes (1976)

« Promises saison après saison aux bulldozers et aux béliers des démolisseurs, les maisons se faisaient face dans la nuit, de chaque côté de la rue déserte, quelque part entre La Défense et Neuilly. L'endroit faisait songer aux tristes vestiges d'une ville morte sur une planète abandonnée. À moins de dix minutes de marche, cependant, on n'en finissait pas de bâtir le Paris de l'an 2000, mais il semblait pourtant que, dans leur rage destructrice, les promoteurs eussent oublié cette rue et ces maisons vides dont on avait exproprié les habitants bien des années plus tôt. »

« On eût dit que le conducteur de la Rolls n'attendait que ce moment, car c'est alors qu'il avait lancé son véhicule en avant. Il y eut un cri aigu, strident, coupé net. La petite fille fut brutalement soulevée du sol et projetée vers le trottoir qu'elle venait de quitter, le corps mou tout à coup, cassé comme celui d'une poupée de son. Dans un grondement sourd et soudain de ses pistons emballés, la puissante voiture anglaise bondit littéralement, poursuivant sa course. »

Les jeux de l'Ombre Jaune, Henri Vernes, Chap. 2 (1976)

« Il n'y avait pas quarante secondes que la brève rafale de mitraillette avait découpé en rondelles le silence du quai Voltaire et transformé en statues les rares passants. Dans les façades qui se dressaient face au grand fleuve, une fenêtre s'ouvrit lentement, libérant un rectangle de lumière jaune. Puis une autre. Et une autre encore. Tout danger apparemment écarté, on venait aux nouvelles. C'était vraiment une très belle nuit de printemps. »

Les jeux de l'Ombre Jaune, Henri Vernes, Chap. 3 (1976)

Brusquement, alors que Bob n'était plus qu'à une quinzaine de mètres du mur, le sol s'ouvrit devant lui. S'il n'avait pas bondi de côté, il serait tombé dans ce trou parfaitement circulaire qu'une partie du sol, en glissant, venait de dévoiler. Au même moment, de part et d'autre du trou, deux immenses bras articulés jaillirent du mur pour fouetter l'espace devant eux. Mais il n'eut pas le temps de s'attarder à cette découverte. Sous lui, le sol s'inclinait en vibrant de plus belle, avant de se stabiliser suivant une pente de quinze à vingt degrés. Morane fit demi-tour. Manifestement, il se trouvait au bas de l'énorme billard électrique. Le trou et les flippers constituaient une trop évidente menace pour qu'il demeurât dans leurs parages immédiats, et il entreprit aussitôt de grimper pour atteindre le sommet de la pente.

Les jeux de l'Ombre Jaune, Henri Vernes, Chap. 8 (1976)

« Quelques jours plus tard, ils reprirent leurs sens, à la nuit, dans une rue déserte, quelque part au cœur d'un quartier abandonné, non loin de La Défense, à Paris. Tout ce qui leur était arrivé aurait pu n'être qu'un rêve étrange, quoique les traces des fers à leurs chevilles fussent, à elles seules, suffisantes pour leur prouver la réalité de l'aventure. »

Les jeux de l'Ombre Jaune, Henri Vernes, Chap. 12 (1976)

Ça, Stephen King (1986)

« Et George vit changer le visage de Grippe-Sou. Ce qu'il découvrit était si épouvantable qu'à côté ses pires fantasmes sur la chose dans la cave n'étaient que des féeries. D'un seul coup de patte griffue, sa raison fut détruite. [La chose] maintenait George d'une prise épaisse de pieuvre ; puis elle l'entraîna dans l'effroyable obscurité où grondaient et rugissaient les eaux, emportant leur chargement de débris vers la mer. George détourna tant qu'il put la tête des ultimes ténèbres et se mit à hurler dans la pluie, à hurler inconsciemment au ciel blanc d'automne qui faisait ce jour-là comme au-dessus de Derry. Des cris suraigus, perçants, qui tout au long de Witcham Street précipitèrent les gens à leur fenêtre ou sous leur porche. (...) Dave Gardener, resté chez lui à cause de l'inondation au lieu d'aller travailler comme d'habitude au Shoeboat, ne vit qu'un petit garçon en ciré jaune qui hurlait et se tordait dans le caniveau tandis que l'eau boueuse et écumante transformait ses cris en gargouillis. »

« La cigarette encore allumée gisait sur la chaussée comme un fragment de fusée. Un couple qui sortait du théâtre les avait regardés un instant, pendant que l'homme tenait ouverte la portière droite d'une Vega dernier modèle et que la femme s'installait, posant ses mains sur les genoux d'un geste affecté tandis que l'éclairage intérieur auréolait sa tête d'une douce lueur dorée. Il écrasa la cigarette, l'émietta sur le macadam. »

« Toute une ville peut-elle être hantée ? Hantée, de la même manière que l'on dit que les maisons le sont ? Il ne s'agit pas seulement d'un bâtiment de cette ville, ni d'un pâté de maisons ou d'une rue, ni d'un unique terrain de basket au milieu d'un parc de poche dont le panier se détacherait, en haut de son poteau, comme un incompréhensible et sanglant instrument de torture dans le soleil couchant. Non : pas une simple zone, mais tout. L'ensemble. Est-ce possible ? »

« Richie Torzier ferme la radio, qui l'assourdit avec Madonna dans Like a Virgin sur WZON (la station de rock de Bangor, d'après ses propres déclarations hystériquement réitérées), s'engage sur le bas-côté de la route, coupe le moteur de la Mustang louée chez Avis à l'aéroport de Bangor et quitte le véhicule. Il entend sa propre respiration jusqu'à l'intérieur de sa tête. Il vient de voir un panneau indicateur qui a soulevé la chair de poule dans tout son dos. Il passe devant la voiture et s'appuie des mains sur le capot ; on entend les menus claquements que fait son moteur en se refroidissant. Un geai cajole brièvement puis se tait, tandis que les grillons continuent à striduler. C'est tout pour la bande sonore. Il a vu le panneau, il l'a dépassé, et soudain, il est de nouveau à Derry. Au bout de vingt-cinq ans, Richie Tozier la Grande Gueule est de retour chez lui. Il a... Brutalement, des aiguilles de douleur insupportable s'enfoncent dans ses yeux, balayant ses réflexions. Il pousse un petit cri étranglé et porte les mains à son visage. »

Jungle et forêts

En interrogeant l'imagerie collective induite par le collage des termes « littérature populaire » avec « jungle et forêt », une évidence apparaît : si chacun associe ces espaces de végétation sauvage à des personnages emblématiques, Tarzan, Robin, et autres, rares sont ceux à avoir lu l'œuvre originale qui les a vu naître.

Nous sommes donc partis à la recherche des liens entre l'imaginaire collectif et ces récits oubliés, sous-côtés, adaptés, ré-adaptés, parfois trahis... ces récits populaires mais finalement méconnus...

Espaces hostiles

La forêt, quoique souvent luxuriante, est un espace hostile. L'homme y est confronté à la chaleur et à des taux d'humidité extrêmes, aux grands froids, à une faune sauvage et menaçante. Avant qu'on parvienne à la domestiquer, la végétation résiste toujours : elle étouffe, affame, écrase, dévore, et c'est dans cet état de sauvagerie qu'elle est la plus sublime. Comme dans ces deux exemples de milieux extrêmement différents...

Aventures canines dans le Grand Nord

***L'Appel de la forêt*, Jack London, 1906.**

« Soudain, il levait la tête, dressait les oreilles, écoutait, plein d'attention. Obéissant à l'appel entendu de lui seul, il bondissait sur ses pieds et filait droit devant soi, pendant des heures, sous les voûtes fraîches de la forêt, au fond du lit desséché des torrents, dans les grands espaces découverts et fleuris. Mais, par-dessus tout, il se plaisait à courir ainsi dans la pénombre odorante des nuits d'été, alors que la forêt murmure son sommeil, et que ce qu'elle dit est clair comme une parole articulée. A cette heure, plus profond, plus mystérieux, plus proche aussi, résonnait l'Appel — la Voix qui incessamment l'attirait, du fond même de la nature. »

***Croc Blanc*, Jack London, 1906.**

« De chaque côté du fleuve glacé, l'immense forêt de sapins s'allongeait, sombre et comme menaçante. Les arbres, débarrassés par un vent récent de leur blanc manteau de givre, semblaient s'accouder les uns sur les autres, noirs et fatidiques dans le jour qui pâlisait. La terre n'était qu'une désolation infinie et sans vie, où rien ne bougeait, et elle était si froide, si abandonnée que la pensée s'enfuyait, devant elle, au-delà même de la tristesse. Une sorte d'envie de rire s'emparait de l'esprit, rire tragique comme celui du Sphinx, rire transi et sans joie, quelque chose comme le sarcasme de l'Éternité devant la futilité de l'existence et les vains efforts de notre être. C'était le Wild. Le Wild farouche, glacé jusqu'au cœur, de la terre du Nord. »

***Le diable du Labrador*, Henri Vernes, 1960.**

« La conscience d'un danger lui fit tourner la tête, juste à temps pour qu'il aperçoive une grande masse grise jaillissant de derrière le tronc couché du sapin. Deux yeux de feu, l'éclair de mâchoires prodigieusement armées. Bob n'eut pas le loisir d'épauler. La masse grise était sur lui, le renversait. Instinctivement, il lâcha la carabine pour replier les bras devant sa gorge. Bien lui en prit car, à travers la manche de l'épaisse canadienne fourrée, il sentit les crocs se refermer sur son coude. Rapidement, Bob dégagea son bras libre et, du poing, frappa le mufle du loup. Poussant un cri de douleur, l'animal lâcha prise, ce qui permit à Morane de récupérer sa carabine. Voyant cela, le fauve fit volte-face et s'éloigna au galop. Il était loin déjà quand Bob fit feu ; aussi les balles se perdirent-elles. Quand le loup eut disparu, Morane se passa la main sur le front comme quelqu'un qui, éveillé, croit rêver. En dépit de la brièveté de la rencontre, le Français avait eu le temps

de reconnaître son agresseur. C'était Satan le chien-loup, pour lequel il s'était battu, quelques mois plus tôt, à Little Creek »

Aventures viriles dans la jungle

***Tarzan, seigneur de la jungle*, Edgar Rice Burroughs, 1912.**

« Cette nuit-là, un petit garçon naquit aux portes de la forêt vierge, dans une petite cabane, pendant qu'un léopard feulait devant la porte et que les notes graves du rugissement d'un lion montaient de l'autre côté de la petite éminence. »

« Il ignorait la peur, au sens où nous l'entendons. Si son cœur battait maintenant plus rapidement, c'était seulement en raison de l'enthousiasme qu'éveillait en lui cette aventure. S'il avait pu, il aurait fui, mais seulement parce que sa raison lui disait qu'il n'était pas de taille à affronter la masse de muscles qui lui faisait face. Mais, toute fuite se révélant impossible, il se tourna bravement vers le gorille, sans le moindre tremblement ou signe de panique. »

« Cette vie farouche ne l'avait pas rendu sanguinaire, il aimait tuer, comme le montrait bien le rire joyeux qui venait à sa bouche chaque fois qu'il faisait une nouvelle victime, mais il n'y avait pas un soupçon de cruauté dans son cœur. Il tuait pour se nourrir ou se défendre. Parfois, sa nature humaine se manifestait et il tuait par simple plaisir, chose que les animaux ne font jamais, car, dans toute la création, seul l'homme éprouve le besoin de tuer sans raison, pour le seul plaisir d'infliger la souffrance et la mort. »

« Tarzan personnifiait à la fois l'homme primitif, le chasseur et le guerrier. »

« À peine avait-il pénétré dans la jungle que Tarzan bondit dans les arbres et c'est avec une exaltante impression de liberté enfin retrouvée qu'il se balançait à nouveau de branche en branche. »

***Premier sang*, David Morrel, 1972.**

« Il s'appelait Rambo. Pour autant qu'on sache, c'était juste un gamin de rien du tout qui se tenait à côté d'une pompe à essence dans une station-service des abords de Madison. Il portait une barbe longue et épaisse, et ses cheveux tombaient au-delà de ses oreilles jusque dans son cou. Il avait la main tendue et le pouce en l'air et il essayait de se faire prendre en stop par la voiture arrêtée à la pompe. À le voir comme ça, debout, décontracté, une bouteille de Coca à la main et son sac de couchage à ses pieds sur le pavé, vous n'auriez jamais pu deviner que le lendemain, un mardi, la plupart des policiers du comté de Basalt seraient à ses trousses. Et encore moins que le jeudi il serait en cavale avec la Garde nationale du Kentucky, les forces de police de six comtés et un bon nombre de citoyens à la gâchette facile sur le dos. Mais, à le voir là, sale et loqueteux, vous ne vous seriez jamais douté du genre de gamin qu'était Rambo ni de comment tout cela allait être déclenché. »

« C'était une région sauvage et fortement boisée, coupée de ravins et de combes, semée de dépressions et d'accidents de toutes sortes. Exactement comme les montagnes de Caroline du Nord où il avait suivi son entraînement. Très semblables aux montagnes à travers lesquelles il avait fui pendant la guerre. Son terrain de prédilection et son mode de combat : mieux valait ne pas trop le provoquer, il répondrait, et violemment. Luttant contre le soir tombant, il courait aussi vite qu'il pouvait, aussi loin que possible, toujours plus haut. Son corps nu était recouvert d'une fine couche de sang, meurtri par le fouet des branches ; ses pieds étaient coupés, ensanglantés par les épines, les arêtes vives des

cailloux et des roches. Il arriva en haut d'un talus coiffé du squelette d'un pylône électrique. On avait ouvert une tranchée parmi les arbres pour empêcher les lignes à haute tension de s'emmêler entre les branches. Le sol y était recouvert de cailloux, de roches et d'arbustes rêches et piquants. Il la grimpa avec peine, les câbles tendus au-dessus de sa tête. Il fallait qu'il atteigne le point le plus élevé possible avant la nuit ; il fallait qu'il voie ce qu'il y avait de l'autre côté pour décider quel chemin prendre. »

Espaces merveilleux

Jusqu'aux grands défrichements de l'époque médiévale, la forêt occupait plus des trois cinquièmes de l'Europe occidentale, couvrait des étendues gigantesques. Autant dire que pendant une bonne partie de l'histoire humaine il était impossible de la connaître entièrement. Il était donc impossible de ne pas la peupler de rêves et de craintes, impossible de ne pas l'imaginer comme le royaume de créatures fantastiques, bonnes ou maléfiques... lesquelles, avec leurs descendants, habitent toujours les lacs et les combes au fond de nos romans.

La Forêt interdite

Cycle *Harry Potter*, J.K. Rowling (1998 – 2007)

Des imposantes fenêtres de Poudlard on peut apercevoir la forêt Interdite. Ténébreuse et insondable, elle dérobe aux curieux les Acromentules aux pattes velues et aux chélicères vengeresses, les Sombrals mortifères qui ne galopent que pour les cavaliers ayant côtoyé la mort, les orgueilleux Hippogriffes aux sabots pugnaces...

Ces créatures terrifiantes sommeillent dans l'ombre bruissante des buissons épineux dans l'attente carnassière des imprudents s'y enfonçant.

La Forêt de Brocéliande

Légendes arthuriennes, contes de Bretagne

C'est l'heure de se promener entre les menhirs, les hêtres et chênes de Brocéliande, entraînés dans la danse espiègle des Korrigans farceurs. C'est l'heure de se perdre dans le Val sans retour, de plonger dans le miroir des fées, et de ne plus retrouver ses pas, effacés par enchantement ou génie malfaisant. Il est temps de se désaltérer à la fontaine de Barenton, et derrière la pluie qui se met soudainement à ruisseler, d'écouter Merlin nous enchanter vers cet Autre Monde fascinant de magie.

La Forêt de Transylvanie

***Dracula*, Bram Stoker (1897)**

Sous les voûtes sombres des branches entrelacées qui ne laissent apercevoir que la pleine lune menaçante au milieu des nuages, après avoir monté et descendu vingt fois les mêmes sentiers escarpés dans ce paysage de désolation, après avoir sondé l'horizon sans borne du flanc d'une montagne sans sommet, seul votre solitude vous tient encore compagnie dans cette forêt primitive. Les hurlements des loups à vous glacer le sang et la peur des brigands, n'est rien comparé à ce qui vous attend au plein cœur de la Transylvanie. Dans le château où vous allez séjourner il faudra vous méfier de l'affabilité de votre hôte, ce vieux noble à la peau diaphane, qui la nuit, vous croyant endormi, viendra certainement vous visiter...

La Forêt de Fangorn

***Bilbo le Hobbit*, J.R.R Tolkien (1937).**

***Le Seigneur des anneaux*, J.R.R Tolkien (1954-1955).**

Non loin des Monts Brumeux, les Ents veillent à protéger leur forêt d'arbres millénaires et barbus. Leurs feuilles frémissent et leurs branches gémissent à l'approche des étrangers qui franchissent leur lisière inhospitalière. Orques, Hobbits, nains et sorciers, ne sont pas les bienvenus sur leur territoire nouveau. Ceux qui y pénètrent en ressortent rarement vivants, enterrés à jamais sous leurs racines puissantes.

La Forêt des contes

***Histoires ou Contes du temps passé, Contes de ma mère l'Oye*, Charles Perrault (1697).**

***Contes de l'enfance et du foyer*, Jacob et Wilhelm Grimm (1812 – 1815)**

Il était une forêt inquiétante, royaume des loups, des ogres et sorcières dévoreurs d'enfants. Tous les parents du monde défendaient à leurs têtes blondes de s'y aventurer sous peine d'être mangés. Mais tous les petits garçons et petites filles s'y perdirent sans exception, en histoires racontées et cauchemars nocturnes. Le poil piquant d'une grand-mère devenait l'indice grossier d'une fourrure mal dissimulée. Dès la veilleuse éteinte les placards menaçants s'ouvraient sur des sorcières aux balais et rires machiavéliques. L'obscurité s'en prenait inlassablement à la vie des chérubins. C'était une période sombre où la magie régnait sur l'imagination. Mais fort heureusement, les années passèrent et les enfants grandirent. Ils devinrent pragmatiques et vécurent heureux jusqu'à la fin de leur temps.

Espaces de dissimulation

La luxuriance de la végétation n'est pas uniquement synonyme de désagréments : elle offre mille cachettes, repaires, et autres retraites à l'abri de la civilisation. Les forêts sont des refuges bienveillants pour tous ceux qui veulent se soustraire aux regards.

Aventures de Robin des bois, Charlotte et Marie-louise Pressoir (1932).

« Un jour, une troupe de partisans du prince Jean envahit le domaine de Huntingdon. Il y eut un combat terrible ; le comte fut tué avec tous ses serviteurs, son château brûlé, son trésor pillé par les bandits. Seul, Robin échappa au massacre. Il s'était battu héroïquement jusqu'au bout, mais voyant son père mort et sa demeure en flammes, il saisit son arc et ses flèches, et s'enfuit vers la grande forêt de Sherwood. Il ne courait pas, il volait, car ses ennemis le serraient de près. Il atteignit bientôt la forêt et s'y jeta à corps perdu, s'enfonçant de plus en plus sous les grands arbres centenaires. Enfin, n'entendant plus rien, hors d'haleine, il se laissa tomber sur la mousse au pied d'un grand chêne.

Son cœur battait à grand coups. En quelques heures, tout ce qui lui appartenait, tout ce qu'il avait de plus cher, avait été anéanti par ces hommes cruels. Robin, meurtri, harassé, affamé, ne sentait cependant ni les blessures, ni la fatigue, ni la faim ; il n'éprouvait qu'un désir ardent de se venger.

Au-dessus de lui, les grands arbres se balançaient doucement au souffle de la brise, le soleil couchant dardait ses rayons vermeils à travers les feuilles, les oiseaux chantaient, les écureuils sautaient de branche en branche. Partout, le calme et l'allégresse, sauf dans le cœur du pauvre Robin. Il avait toujours aimé la grande forêt. En cette heure douloureuse, il lui sembla que, comme une tendre mère, elle refermait ses bras sur son enfant pour mieux le protéger. Cette pensée l'apaisa ; bientôt de grosses larmes coulèrent de ses yeux entraînant avec elles l'amertume et la colère, et ne laissant plus en lui que l'immense chagrin d'avoir perdu son père bien-aimé. (...) C'est ainsi que Robin de Huntingdon devint l'habitant de la forêt de Sherwood, et tel fut le début de ses étonnantes aventures. »

L'amant de Lady Chatterley, D.H. Lawrence (1928).

« Elle était comme une forêt, comme le sombre entrelacs du bois de chênes et le bruissement silencieux de ses milliers de bourgeons éclatés. En même temps les oiseaux du désir dormaient dans le vaste et complexe dédale de son corps. »

Blanche Neige, Jacob et Wilhelm Grimm (1812).

« De son côté, la fillette était seule, sans connaissance, dans l'immense forêt. Elle avait tellement peur qu'elle ne savait que faire. Alors elle se mit à courir, au milieu des cailloux pointus et des ronces tout en croisant des bêtes sauvages qui ne l'attaquaient pas. Elle courut autant que ses pieds purent la porter, jusqu'à la tombée de la nuit. C'est alors qu'elle atteignit une petite cabane ; elle entra pour s'y reposer. »

Alice au Pays des Merveilles, Lewis Carroll (1865).

« Alice était en train de faire ces réflexions, lorsqu'elle tressaillit en voyant tout à coup le Chat assis à quelques pas de là sur la branche d'un arbre. Le Chat grimaça en apercevant

Alice. Elle trouva qu'il avait l'air bon enfant, et cependant il avait de très-longues griffes et une grande rangée de dents ; aussi comprit-elle qu'il fallait le traiter avec respect. (...)

— Quels sont les gens qui demeurent par ici ?

— De ce côté-ci, dit le Chat, décrivant un cercle avec sa patte droite, demeure un chapelier ; de ce côté-là, faisant de même avec sa patte gauche, demeure un lièvre. Allez voir celui que vous voudrez, tous deux sont fous.

— Mais je ne veux pas fréquenter des fous, fit observer Alice.

— Vous ne pouvez pas vous en défendre, tout le monde est fou ici. Je suis fou, vous êtes folle.

— Comment savez-vous que je suis folle ? dit Alice.

— Vous devez l'être, dit le Chat, sans cela ne seriez pas venue ici (...) dit le Chat ; et il disparut.

Alice ne fut pas très-étonnée, tant elle commençait à s'habituer aux événements extraordinaires. Tandis qu'elle regardait encore l'endroit que le Chat venait de quitter, il reparut tout à coup (...) et il disparut de nouveau. Alice attendit quelques instants, espérant presque le revoir, mais il ne reparut pas ; et une ou deux minutes après, elle continua son chemin dans la direction où on lui avait dit que demeurait le Lièvre. "J'ai déjà vu des chapeliers" se dit-elle ; "le Lièvre sera de beaucoup le plus intéressant." À ces mots elle leva les yeux, et voilà que le Chat était encore là assis sur une branche d'arbre. »

Peter Pan, James-Matthew Barrie, 1911.

« Une des premières choses que fit Peter le lendemain fut de prendre les mesures de Wendy et de John et de Michael pour les arbres creux. Crochet, vous vous en souvenez, s'était moqué des garçons parce qu'ils pensaient avoir besoin d'un arbre chacun, mais c'était par ignorance, car à moins que l'arbre ne fût pas à votre taille, il était très difficile de monter et de descendre, et aucun des garçons n'avait tout à fait la même taille que les autres. Une fois au bon format, on se mettait sur la cime en expirant, et on descendait exactement à la bonne vitesse, tandis que pour monter il fallait prendre de petites inspirations successives, et se tortiller vers le haut. (...) Peter prendra des mesures pour votre arbre avec autant de soin que pour un vêtement. La seule différence étant que les vêtements sont faits pour s'adapter à vous, alors que c'est vous qui devez vous adapter à l'arbre. (...)

Wendy et Michael s'adaptèrent à leurs arbres dès le premier essai, mais il fallut un peu modifier John. Après quelques jours de pratique, ils purent monter et descendre avec la même facilité que des seaux dans un puits. Que d'amour ils portèrent bientôt à leur maison souterraine, surtout Wendy ! Elle se composait d'une seule grande pièce (...) et sur le sol poussaient des champignons robustes d'une couleur charmante, que l'on utilisait comme tabourets. Un arbre du Jamais s'efforçait à toute force de croître au centre de la pièce mais, chaque matin, les garçons lui sciaient entièrement le tronc à ras le sol. Vers l'heure du thé, il faisait toujours environ soixante-dix centimètres, si bien qu'ils posaient une porte dessus pour en faire une table. Dès qu'ils l'avaient débarrassée, ils sciaient le tronc à nouveau ce qui faisait plus de place pour jouer. »

Mondes imaginaires

Le roman offre la possibilité aux auteurs de créer des univers. En position de démiurges, ces derniers ont la liberté de composer un monde total, complexe, depuis ses légendes jusqu'à sa géographie.

Alternatives oniriques à un réel étouffant, mondes terrifiants dans lesquels le lecteur peut contempler ses terreurs, champs d'exploration utopiques ou dystopiques, ces mondes permettent les aventures et les rencontres les plus sauvages, les plus nouvelles, les plus débridées.

Nous nous sommes intéressés aux différents passages qui permettent d'entrer dans ces univers, ainsi qu'au travail de création de certains auteurs pour créer des mondes cohérents.

Mondes imaginaires...

Fantastiques

Le fantastique se caractérise par l'irruption du surnaturel dans un cadre réaliste et par une hésitation entre une explication rationnelle et une explication irrationnelle. Il y a fantastique lorsque le surnaturel surgit dans notre monde et laisse percevoir la possibilité d'un ailleurs. La frontière entre le monde réel et le monde entrevu est souvent poreuse, et nombre d'œuvres fantastiques finissent par une immersion totale dans cet univers venu se superposer au réel.

On entrevoit... on est aspiré par... projeté vers... on tombe... on chute dans le fantastique.

Il y a voyage, passage, transport vers un autre monde de possibles et de re-création infinie. Le déplacement est matérialisé : les passages physiques pour les mondes oniriques se trouvent derrière quelque chose, en-dessous ou au-dessus...

Pour aller au Pays Imaginaire, Peter Pan et les enfants (*Peter Pan et Wendy*, James Matthew Barrie, 1911) doivent voler. Dorothy et son chien Toto (*Le magicien D'Oz*, Lyman Franck Baum, 1900) sont enlevés par une tornade et transportés au pays d'Oz... Ces univers enfantins (comprenant des enfants mais pas toujours initialement destiné aux enfants) ne sont pas uniquement des mondes paisibles, des refuges exempts de cruauté. La possibilité ou la présence de la mort et de la violence placent ces univers à la frontière d'un abîme dans lequel le lecteur contemple ses peurs. Ils ouvrent sur d'autres univers de cauchemars qui sont parfois une cristallisation de ces terreurs, et dans lesquels on a plutôt tendance à tomber : les personnages de Stephen King sont aspirés dans les égouts (*Ça*, Stephen King, 1986), les entrailles de la Terre s'ouvrent pour aspirer les personnages de Lovecraft (*L'Appel de Cthulhu*, H.P. Lovecraft, 1926).

Ainsi, si on part toujours de notre monde vers le fantastique... on n'est jamais sûr d'en revenir.

Les Contrées du rêve

Un monde fantastique peut être beau, coloré, enivrant, libérateur, foisonnant. Parce que les mondes fantastiques sont parfois créés pour permettre un rêve é(mer)veillé.

Alice au Pays des Merveilles, Lewis Carroll, 1864.

De l'autre côté du miroir (et ce qu'Alice y trouva), Lewis Carroll, 1871.

Une petite fille s'endort au pied d'un arbre et son rêve l'emmène à la suite d'un mystérieux lapin blanc très pressé. Celui-ci la conduit, via une petite porte qu'on peut traverser en prenant un champignon qui fait rétrécir, dans un univers onirique très étrange, peuplé d'animaux parlants, de cartes à jouer et de pièces de jeu d'échecs vivantes. Alice se retrouve dans un univers à l'envers, où des personnages improbables lui reprochent son anormalité.

On connaît moins la suite des aventures d'Alice... de l'autre côté du miroir. Lewis Carroll y pousse la notion de *nonsense* à un certain paroxysme : créations lexicales, scènes oniriques, bestiaire fantastique autour d'une monarchie décadente... Chez Carroll, les rêves n'ont pas de limites, tout peut prendre corps et devenir objet narratif. Le livre montre le pouvoir du fantastique, le pouvoir de la narration : à la fin du premier roman,

la sœur d'Alice se retrouve également au pays des merveilles après avoir écouté l'aventure de la petite fille. Et se prend à rêver d'autres enfants à qui on fait « *briller les yeux avec d'étranges histoires [...] se souvenant de sa propre enfance et des jours heureux de l'été.* »

Le monde fantastique finit par avoir autant, voire d'avantage, de réalité pour Alice que le monde dans lequel elle se réveille.

« Le terrier était d'abord creusé horizontalement comme un tunnel, puis il présentait une pente si brusque et si raide qu'Alice n'eut même pas le temps de songer à s'arrêter avant de se sentir tomber dans un puits apparemment très profond. [...] Quand je lisais des contes de fées, je m'imaginais que ces choses n'arrivaient jamais, et maintenant me voici dans un de ces contes ! On devrait écrire un livre sur moi, vraiment on devrait ! Quand je serai grande, j'en écrirai un. »

« Voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, par où je dois m'en aller d'ici ?

— Cela dépend beaucoup de l'endroit où tu veux aller.

— Peu importe l'endroit...

— En ce cas, peu importe la route que tu prendras.

— ... pourvu que j'arrive quelque part », ajouta Alice en guise d'explication. -

— Oh, tu ne manqueras pas d'arriver quelque part, si tu marches assez longtemps. »

Aux frontières du cauchemar

Les mondes fantastiques sont parfois des peurs mises en mots. Le cauchemar est vécu plus intensément quand le personnage est le narrateur, qui nous invite à partager ses visions terrifiantes d'un autre monde ou d'une autre réalité.

Le Horla, Guy de Maupassant (1886).

Le narrateur se sent poursuivi et persécuté par une créature d'un autre monde (*Horla... hors de là*), invisible à l'œil nu, mais dont il perçoit la présence par des manifestations surnaturelles. Le narrateur ne sait pas d'où vient la créature. Est-elle arrivée par bateau du Brésil, où une épidémie de folie se répand ? Il entrevoit l'abîme et l'ailleurs à travers un miroir, dans lequel son reflet est aspiré.

Hallucination, trouble mental ou présence réelle d'un individu venu d'ailleurs ? Maupassant, alors qu'il est atteint des troubles mentaux consécutifs à la syphilis dont il mourra cinq ans plus tard, décrit la possibilité d'un ailleurs terrifiant.

« Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible ! Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... (...) On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaissables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. »

“[Ma glace] était vide, claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi ! Je voyais le grand verre limpide du haut en bas. (...) Puis voilà que tout à coup je commençai à m'apercevoir dans une brume, au fond du miroir, dans une brume comme à travers une nappe d'eau ; et il me semblait que cette

eau glissait de gauche à droite, lentement, rendant plus précise mon image, de seconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait ne paraissait point posséder de contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence opaque, s'éclaircissant peu à peu. »

L'Appel de Cthulu, Howard Philips Lovecraft (1928).

Cthulhu est une monstrueuse entité cosmique, une gigantesque créature extraterrestre endormie depuis des millénaires dans la cité de R'lyeh engloutie sous les flots de l'Océan pacifique. Cthulhu a une forme vaguement humanoïde complétée d'une tête de seiche, de tentacules de pieuvre et d'ailes semblables à celles d'un dragon. Il est vénéré tel un dieu par des humains et des êtres aquatiques.

Certains univers de cauchemars ont contribué à la création de véritables mythologies. On appelle ainsi *Mythe de Cthulhu* l'ensemble des pastiches littéraires qui s'inspirent de l'univers fictionnel de Lovecraft. Le monstre a débordé son univers fictionnel, il est devenu iconique. Non content d'avoir quitté les entrailles de la Terre, il a envahi la culture populaire à travers la littérature, les jeux de rôle et les jeux vidéo.

L'Horreur de Yule, H.P. Lovecraft (1926)

*« Il y a de la neige sur le sol
Et les vallées sont glacées
Une nuit sombre et profonde
Plonge le monde dans les ténèbres ;
Pourtant une lueur sur la colline laisse présager d'antiques festins impies.
La mort est tapie dans les nuages
La peur rôde dans la nuit,
Car les morts dans leurs suaires
Saluent la fuite précipitée du soleil,
Et entonnent des chants sauvages dans les bois, en dansant autour de l'autel de Yule,
fougueux et blanc.
Ce n'est pas une brise terrestre
Qui fait ployer la forêt de chênes,
Où les branches malsaines s'entrelacent
Et étouffent sous l'étreinte d'un gui démentiel
Ces puissances sont les forces des ténèbres, surgie des tombes des peuples oublié des
Druides. »*

Dans l'abîme du temps, H.P. Lovecraft (1935)

« Nous vivons sur une île de placide ignorance, au sein des noirs océans de l'infini, et nous n'avons pas été destinés à de longs voyages. [...] mais un jour viendra où la synthèse de ces connaissances dissociées nous ouvrira des perspectives terrifiantes sur la réalité et la place effroyable que nous y occupons ; alors cette révélation nous rendra fous, à moins que nous ne fuyions cette clarté funeste pour nous réfugier dans la paix et la sécurité d'un nouvel âge de ténèbres. »

L'univers de Lovecraft est truffé de portails vers d'autres mondes, de passages à franchir, de tunnels vers d'autres mondes qu'il appelle *les contrées du rêve, le mur du sommeil...* Tiens donc.

Mondes imaginaires...

Merveilleux

Contrairement au fantastique, le merveilleux présente un monde imaginaire d'emblée différent, qui comprend ses propres lois. Cette étrangeté ne surprend ni le héros, ni le lecteur, puisque l'acceptation de ces codes fait partie du contrat de lecture : les animaux peuvent parler, les objets doués de vie, les dragons porter des sacs banane et les rats laveurs s'adonner à la philosophie kantienne, et ça n'étonne *a priori* personne...

Le merveilleux renvoie à un univers où le surnaturel n'a pas de limite. Chouette !

Issu de la tradition orale, le merveilleux est présent dans les récits religieux et païens. Pour les Anciens, l'intervention des dieux était acceptée comme telle (merveilleux païen) ; pour les chrétiens, ce seront les anges ou les démons, les saints et leurs dons miraculeux (merveilleux chrétien). La forme la plus populaire rattachée au merveilleux est le conte de fée, mais on le retrouve dans le mythe, la fable, la légende, et dans leurs prolongements modernes : fantasy, science-fiction et autres genres spécifiques qui en dérivent.

Les mondes merveilleux épousent nos géographies pour mieux les recomposer. Certains univers imaginaires font l'objet d'une construction élaborée. Des sociétés complexes et détaillées sont ainsi décrites par des auteurs minutieux et deviennent de véritables macrocosmes littéraires, dans lesquels les lecteurs peuvent se plonger, vivre eux-mêmes des aventures imaginaires (livres dont vous êtes le héros, jeux de rôles, jeux vidéos, fan-fictions).

La dimension topologique est importante parce qu'elle est un facteur immersif : le lecteur peut se représenter précisément l'univers dans lesquels il est invité. Il en a besoin, parce que l'aventure merveilleuse repose souvent sur un voyage, une succession de péripéties générées. Le héros va devoir surmonter les obstacles et affronter des lieux, des créatures sauvages en se déplaçant dans leur environnement.

Des espaces complexes

Certains romans, plus souvent des sagas, présentent une culture et une organisation sociale particulières : des royaumes, régions, territoires, correspondent à des peuples avec des caractéristiques spécifiques. Ces espaces sont présentés comme étant le plus souvent en lutte les uns contre les autres, les belliqueux cherchant à dominer, les pacifiques à survivre, et tout ce beau monde négocie des pactes, des alliances ou des trahisons, recomposant sans cesse l'espace, ses frontières et ses enjeux. Ici, la carte est à la fois le moyen de rendre concret ce monde en perpétuelle mutation, et sa conquête l'enjeu des romans.

La Saga du Trône de fer, George R. Martin (1996 – 2019)

L'histoire se déroule dans un monde imaginaire (société de type féodale, chevaliers et dragons supposés éteints). Dans le royaume des Sept Couronnes, plusieurs maisons nobles rivalisent pour l'obtention du trône ; dans les contrées glacées situées au nord du royaume, des créatures inquiétantes aux desseins troubles se réveillent ; et sur le continent oriental, la dernière héritière des Targaryen cherche à reconquérir le trône.

George R. Martin invente et décrit scrupuleusement un système de continents et de reliefs semblable au nôtre, un système féodal dans lequel les alliances se font et se défont au gré des batailles pour la couronne. L'auteur a construit l'histoire de la plupart de ces familles et des empires sur plusieurs décennies. Toute la cartographie est détaillée... à l'exception d'un "au-delà le Nord" mystérieux et menaçant. De terrifiantes créatures y vivent et menacent de déferler sur le reste du monde, protégé par des soldats tenant un immense mur. Le roman passionne le lecteur autant via le "champ" décrit par l'auteur que via le "hors-champ", l'espace suggéré.

Le Trône de fer t.13, Le Bûcher d'un roi, George R. Martin (2013)

« Nous tenons le Mur. Le Mur protège le royaume... ainsi que vous, désormais. Vous savez quel ennemi nous affrontons. Vous savez ce qui descend sur nous. Certains d'entre vous les ont déjà affrontés. Des spectres et des marcheurs blancs, des créatures mortes aux yeux bleus et aux mains noires. Moi aussi, je les ai vus, combattus, j'en ai expédié un en enfer. Ils tuent et renvoient ensuite vos morts contre vous. Les géants n'ont pas réussi à tenir contre eux, ni vous autres, les Thenns, les clans de la rivière de glace, les Pieds Cornés, le peuple libre... Et au fur et à mesure que les jours raccourcissent et que les nuits refroidissent, ils gagnent plus de force. Vous avez quitté vos maisons pour descendre au sud, par cent et par mille... Pour quelle raison, sinon pour leur échapper ? Pour être en sécurité. Et bien, c'est le Mur qui vous garde en sécurité. »

L'univers de J.R.R. Tolkien

L'univers de John Ronald Reuel Tolkien, considéré comme l'un des pères du genre de la fantasy est ce qu'on pourrait appeler un macrocosme littéraire. La plupart de ses intrigues vont se dérouler dans les Terres du Milieu, continent fictif et longuement cartographié par l'auteur.

Du *Hobbit* au *Seigneur des Anneaux* en passant par *Le Silmarillion* et *Faërie*, Tolkien pose les bases d'un monde qui va devenir rationalisé, avec ses systèmes de castes, de races, et de fonctionnements particuliers, et ritualisés, institutionnalisés dans des univers de jeux de rôle (*Donjons et dragons*, dans les années 1970), de cosplay, d'aventures à lire et à vivre de toutes sortes.

Si son univers emprunte à différentes mythologies et se nourrit de décors, d'objets et de créatures imaginaires déjà existantes, (la légende germanique *Beowulf*, le cycle arthurien, les mythologies norroises et finlandaises, une structuration semblable à la Bible dans ses œuvres de *Génèse*, un anneau symbolique existant dans de nombreux récits), il fait œuvre de création quasi totale en l'imaginant sous tous ses aspects : généalogiques, historiques, mythologiques, géographiques, ethnologiques, politiques, et même linguistiques ! Tolkien, professeur de langue, s'est amusé à inventer une dizaine de langues construites (morphologie vocabulaire, grammaire et étymologie). La lecture devient voyage absolu dans un monde construit.

Bilbo le Hobbit, J.R.R. Tolkien (1937)

« Un livre c'est la naissance d'un voyage, le tracé d'un itinéraire. »

Le Seigneur des anneaux, J.R.R. Tolkien (1954-1955)

*« La route se poursuit sans fin
Descendant de la porte où elle commença.*

*Maintenant, loin en avant, la route s'étire
Et je dois la suivre, si je le puis,
La parcourant d'un pied avide,
Jusqu'à ce qu'elle rejoigne une voie plus grande
Où se joignent mains chemins et maintes courses.
Et vers quel lieu, alors ? Je ne saurais le dire."*

D'autres univers originaux

À la croisée des mondes, Philip Pullman (trilogie, 1995 – 2000)

L'intrigue se déroule d'abord à Oxford, dans une école marquée par l'enseignement religieux et des pratiques qui évoquent le milieu XX^{ème} siècle. La magie fait partie du quotidien : les animaux parlent, les êtres humains sont accompagnés de *daemons* (sorte d'incarnation animale d'une partie d'eux-mêmes) et côtoient des créatures merveilleuses, anges, sorcières, harpies, ours en armure, créatures humanoïdes chevauchant des libellules.

Les paysages et les reliefs sont à peu près ceux que nous connaissons... jusqu'à ce qu'on découvre des portes vers d'autres mondes. Certains d'entre eux sont presque jumeaux du nôtre (notons une version contemporaine), ayant connu une évolution différente, abritant des êtres différents. Ce sont des mondes parallèles, donc.

Ce thème cher à la science-fiction est ici traité de manière originale par Philip Pullman, qui mélange science-fiction et fantasy, physique quantique et combats épiques, magie et machines volantes. Et ouvre sur une multitude de dimensions, de mondes jumeaux à l'évolution différente.

À la croisée des mondes t.2, La Tour des anges, Philip Pullman (1997)

« N'existait-il qu'un seul monde finalement, qui passait son temps à rêver à d'autres mondes ? »

« Il enfonça la lame et constata qu'il avait deviné juste. La vibration signifiait que le sol du monde dans lequel il ouvrait une fenêtre se trouvait au même niveau que celui dans lequel il était. C'est ainsi que Will se retrouva en train de contempler une grande prairie verte sous ciel de plombé, où un troupeau de bêtes paissait paisiblement. Il n'avait encore jamais vu de tels animaux : de la taille d'un bison, ces étranges créatures avaient de longues cornes, une fourrure bleue hirsute et une crête de poils raides sur le dos. »

« Cette fois, avec un craquement sinistre, le poignard subtil se brisa et la lame tomba en mille morceaux, qui scintillèrent sur les pierres encore mouillées par la pluie battante de l'autre univers. »

La Passe-miroir, Christelle Dabos (cycle en 4 volumes, 2013 – 2019)

Dans les romans de Christelle Dabos, le principe ressemble à celui des mondes merveilleux : chaque espace dispose d'une identité politique, culture et sociale spécifique. Chaque arche, sorte de territoire suspendu dans les airs, est un micro-état dirigé par un esprit de famille dont la personnalité influence les coutumes. On passe d'un monde à l'autre en utilisant des dirigeables, des roses des vents (portails magiques) ou, comme l'héroïne, Ophélie, en passant à travers les miroirs.

L'espace merveilleux est ici un espace animé, vivant, mais menacé de destruction, un espace à sauver. C'est un espace à la fois concret et symbolique, une matérialisation de l'imaginaire.

La Passe-miroir t.1, Les Fiancées de l'hiver, Christelle Dabos (2013)

« On dit souvent des vieilles demeures qu'elles ont une âme. Sur Anima, l'arche où les objets prennent vie, les vieilles demeures ont surtout tendance à développer un épouvantable caractère. Le bâtiment des Archives familiales, par exemple, était continuellement de mauvaise humeur. Il passait ses journées à craqueler, à grincer, à fuir et à souffler pour exprimer son mécontentement. »

« Passer les miroirs, ça demande de s'affronter soi-même. Il faut des tripes t'sais, pour se regarder droit dans les mirettes, se voir tel qu'on est, plonger dans son propre reflet. Ceux qui se voilent la face, ceux qui se mentent à eux-mêmes, ceux qui se voient mieux qu'ils sont, ils pourront jamais. »

Montagnes aventureuses

Loin d'un objet symbolique et abstrait, la montagne sauvage du roman d'aventure est, depuis ses sommets jusque dans ses gouffres, avant tout une géographie que les héros doivent affronter.

Toutes les montagnes, pourtant si différentes, sont semblables. Elles sont entourées de vallées et de collines rocailleuses, couvertes de pics escarpés et de neiges millénaires. Elles sont peuplées parfois d'êtres maléfiques et regorgent souvent dans leurs entrailles de lieux fantastiques, vallées perdues, cités oubliées et cimetières préhistoriques.

Chaque aventure en montagne est unique. Et pourtant, toutes ces aventures dialoguent et se répondent comme une seule et même histoire.

Romans de montagne

Des personnages, aventuriers, grimpeurs, promeneurs ou arpenteurs, viennent cheminer, traverser, voire vivre sur la montagne dans un mélange de romans d'aventure et de roman d'apprentissage...

Le téraï. « Lorsque, venant des bords de la mer, vous approchez des grandes montagnes qui forment une chaîne importante, vous avez à traverser une région plus ou moins étendue, composée de hautes collines et de vallées étroites et profondes que sillonnent de nombreux torrents et des rivières rapides. »

Le chasseur de plantes, Thomas Mayne Reid (1857)

La vallée. « C'est tout d'abord une belle prairie parsemée de gros blocs, couverte de rhododendrons et d'herbes rases, égayée par les clochettes bleues des gentianes et les touffes jaunes de l'arnica ; puis, petit à petit, la végétation diminue, fait place aux mousses et aux lichens. Les cailloux prennent ensuite le pas sur les gazons, et les lacets du sentier, de large amplitude au début, oscillent maintenant de droite à gauche presque sans arrêt. On dirait qu'ils cherchent leur voie, ne sachant par où s'échapper de l'étroite croupe qui va s'amenuisant jusqu'à se confondre avec la paroi rocheuse. »

Premier de cordée, Roger Frison-Roche (1942)

Le glacier. « Partout, les hauts sommets neigeux se dressaient, faisant songer à une mâchoire hérissée de crocs gigantesques tachés par endroit par la carie noirâtre des rocs dénudés. Seuls, dans le ciel d'un bleu argenté, quelques condors tournoyaient et les rayons du soleil paraient les glaciers de toutes les couleurs irisées du prisme. Chaque aiguille de glace se changeait en une colonne de feux vert ou rose, ou jaunâtre, donnant à l'ensemble du décor un aspect de grandiose et éblouissante féerie. »

Tempête sur les Andes, Henri Vernes (1958)

La crevasse. « Le défilé formait une gorge large d'une centaine de mètres et bordée de hautes murailles de pierre noire, à pic, au sommet desquelles des stalactites de glace pendaient en franges cristallines. Un silence total régnait et, le défilé faisant de nombreux détours, ils avaient chaque fois l'impression de se trouver enfermés dans une prison de roc avec, pour seule échappée, le ciel là-bas très haut, par-delà le sommet des murailles. »

Tempête sur les Andes, Henri Vernes (1958)

Cliffhanger. « D'abord abasourdi par la chute, aveuglé de neige, Tartarin s'était agité une minute des bras et des jambes en d'inconscientes détentes, comme un pantin détraqué, puis, redressé au moyen de la corde, il pendait sur l'abîme, le nez à cette paroi de glace que lissait son haleine, dans la posture d'un plombier en train de ressouder des tuyaux de descente. Il voyait au-dessus de lui pâlir le ciel, s'effacer les dernières étoiles, au-dessous s'approfondir le gouffre en d'opaques ténèbres d'où montait un souffle froid. »

Tartarin sur les Alpes, Alphonse Daudet (1885)

Le haut-plateau. « En face d’eux, et un peu plus bas que le niveau du glacier, se déployait une vallée circulaire qui pouvait avoir quatre kilomètres de tour ; au centre de cette vallée se trouvait un lac d’une assez grande étendue ; le fond du val, un peu plus élevé que la surface de l’eau, formait une pelouse charmante, parsemée de bouquets d’arbres et de massifs d’arbrisseaux dont le feuillage présentait les nuances les plus variées et les plus riches. »

Le chasseur de plantes, Thomas Mayne Reid (1857)

La caverne. « Les alpinistes eurent juste le temps de traverser un dangereux couloir où les avalanches se précipitaient en grondant, et de gagner, sous une grosse dalle inclinée, l’entrée de la grotte tout ourlée de stalactites qui la faisaient ressembler à la gueule formidablement armée d’un monstre, d’un de ces dragons fantastiques aux dents d’ivoire, peints avec minutie sur ces paravents laqués de l’époque des Ming. Les deux hommes s’engouffrèrent dans la gueule du monstre. »

Premier de cordée, Roger Frison-Roche (1942)

Le sommet. « De là jusque vers eux s’étalait un panorama admirable, une montée de champs de neige dorés, orangés par le soleil, ou d’un bleu profond et froid, un amoncellement de glaces bizarrement structurées en tours, en flèches, en aiguilles, arêtes, bosses gigantesques, à croire que dormait dessous le mastodonte ou le mégathérium disparus. Toutes les teintes du prisme s’y jouaient, s’y rejoignaient dans le lit de vastes glaciers roulant leurs cascades immobiles, croisées avec d’autres petits torrents figés dont l’ardeur du soleil liquéfiait les surfaces plus brillantes et plus unies. Mais à la grande hauteur, cet étincellement se calmait, une lumière flottait, écliptique et froide, qui faisait frissonner Tartarin autant que la sensation de silence et de solitude de tout ce blanc désert aux replis mystérieux. »

Tartarin sur les Alpes, Alphonse Daudet (1885)

Montagnes maléfiques

La montagne hostile, malveillante, conduit les personnages sur la dangereuse pente de la folie. Refuge de forces maléfiques ou anciennes, elle change profondément les personnages qui l'affronte. Car il ne s'agit pas d'atteindre ou de vivre la montagne... mais bien de la vaincre.

***Bilbo le hobbit*, J. R. R. Tolkien (1937)**

La Montagne Solitaire. « La Montagne se tenait, sombre et silencieuse, devant eux, les dominant de plus haut que jamais. Deux de ses éperons se détachaient vers l'ouest de la masse principale en longues arêtes dont l'escarpement tombait à pic vers la plaine. Ils dépassèrent l'extrémité de l'éperon Sud pour pouvoir observer, de derrière un rocher, la sombre et caverneuse ouverture dans une grande paroi à pic entre les bras de la Montagne. Par là jaillissaient les eaux de la Rivière Courante ; et par là sortaient aussi une vapeur et une fumée sombre. Rien ne bougeait sur l'étendue déserte, hormis la vapeur et l'eau et, de temps à autre, quelque noir et sinistre corbeau. »

-> **Smaug le Dragon.** « Il était étendu là, le grand dragon rouge doré, profondément endormi ; un bruit monotone venait de ses mâchoires et de ses naseaux, ainsi que des rubans de fumée, mais dans son sommeil ses feux étaient bas. Sous lui, sous tous ses membres et son immense queue et de tous côtés autour de lui, s'étendant partout sur le sol invisible, était entassée une masse de choses précieuses, or travaillé et or brut, pierres et bijoux, et argent, teintés de pourpre dans la lumière rougeoyante. Smaug était allongé, les ailes repliées, comme une immense chauve-souris, à demi tourné sur le côté, de sorte que le hobbit pouvait voir son long ventre pâle, qu'un long repos sur sa couche somptueuse avait tout incrusté de gemmes et de parcelles d'or. »

*

***Les montagnes hallucinées*, Howard Philip Lovecraft (1936)**

Les montagnes hallucinées. « Nous pensions probablement aux pierres grotesquement érodées du Jardin des Dieux dans le Colorado, ou à la symétrie fantastique des rochers sculptés par le vent du désert de l'Arizona. Peut-être même avons-nous cru à moitié à un mirage comme nous en avons vu le matin avant notre première approche des montagnes hallucinées. Nous avons dû nous raccrocher à quelques notions normales lorsque nos regards ont balayé le plateau sans limites marqué par les tempêtes, et saisi le labyrinthe presque infini de masses de pierre colossales, régulières et géométriquement équilibrées, qui dressaient leurs crêtes effritées et piquetées au-dessus d'une nappe de glace de quarante à cinquante pieds d'épaisseur à sa plus grande profondeur, et par places manifestement plus mince. »

-> **Le shoggoth.** « Les images sculptées de ces shoggoths nous remplissaient, Danforth et moi, d'horreur et de dégoût. C'étaient des êtres sans forme propre, faits d'une gelée visqueuse qui semblait une agglutination de bulles ; et chacun pouvait atteindre en moyenne quinze pieds de diamètre quand il prenait une forme sphérique. Mais ils

changeaient sans cesse d'aspect et de volume, projetant des appendices provisoires ou de simili-organes de la vue, de l'ouïe et de la parole à l'imitation de leurs maîtres, soit spontanément, soit sur suggestion. »

*

Enlevé !, Robert Louis Stevenson (1886)

Les Highlands. « [Le jour] nous trouva dans une vallée fantastique, parsemée de rochers, où courait une rivière torrentueuse. Des montagnes farouches l'encaissaient ; il n'y venait ni herbes ni arbres ; et j'ai souvent imaginé, depuis, que cette vallée pouvait bien être celle de Glencoe, où eut lieu le massacre au temps du roi Guillaume. L'aurore était venue, très pure ; nous découvrions les flancs pierreux de la vallée, et son fond parsemé de rochers, et la rivière qui serpentait d'un bord à l'autre et formait de blanches cascades ; mais pas la moindre fumée d'habitation, et nul être vivant, que des aigles croassant alentour d'une falaise. »

-> **Les soldats du Renard Rouge.** « Tout près, sur le haut d'un roc presque aussi élevé que le nôtre, se tenait une sentinelle, dont les armes étincelaient au soleil. Tout le long de la rivière, vers l'aval, d'autres sentinelles se succédaient, ici très rapprochées, ailleurs plus largement espacées ; les unes comme la première, debout sur des points culminants, les autres au niveau du sol et se promenant de long en large, pour se rencontrer à mi-chemin. Plus haut dans la vallée, où le terrain était plus découvert, la chaîne de postes se prolongeait par des cavaliers, que nous voyions au loin marcher de côté et d'autre. Plus bas, c'étaient encore des fantassins. »

*

La panthère des hauts-plateaux, Henri Vernes (1992)

Les hauts-plateaux de Kam. « Au cours de la quatrième journée de marche, le sol se mit à monter suivant un angle de quarante-cinq degrés. Parfois, la pente se faisait réellement abrupte, puis elle s'adoucissait. Vers midi, le niveau des hauts-plateaux fut atteint. La forêt demeurait, mais clairsemée. Au loin, entre les arbres, on apercevait parfois un paysage de montagnes moutonneuses, aux sommets noyés de brumes de chaleur. Chaque nuit, il pleuvait et, pendant la journée, l'évaporation, due au soleil trop vif, faisait se lever un brouillard gras qui, malgré la température tropicale, pénétrait jusqu'aux os. »

-> **Miss Long Phuong Cooper.** « Elle ne doit pas avoir loin de cinquante ans, mais elle en paraît à peine trente. Belle, mais dure comme une lame de sabre japonais, impitoyable... Jamais description n'avait été plus précise. Grande pour une Asiatique – sans doute à cause de son père anglais – elle était d'une beauté parfaite, presque inhumaine. Un visage comme taillé dans un bloc d'ambre, aux traits réguliers, sans la moindre ride, d'une immobilité minérale. Des yeux noirs, sublimes, mais dans lesquels aucun sentiment ne devait jamais se lire. Tout passait sur cette femme sans la toucher, ce qui expliquait sans doute que sa beauté, en dépit des ans, fût demeurée intacte. »

Terres creuses

Dans les romans de terres creuses, les personnages ne cherchent plus à gravir la montagne mais à s'enfoncer sous la terre : les mécanismes restent les mêmes, initiation, illumination et antagonistes chthoniens. En reflet parfait, le relief escarpé se dessine autant sous que sur la terre.

Aux portes du souterrain. « J'examinai les pentes du gouffre et me convainquis que je pouvais m'y hasarder, en me servant des anfractuosités et des crevasses du roc, du moins pendant un certain temps. Je quittai la cage et me mis à descendre. »

La race future, Edward Bulwer-Lytton (1871)

Le tunnel. « La pente de cette nouvelle galerie était peu sensible, et sa section fort inégale. Parfois une succession d'arceaux se déroulait devant nos pas comme les contre-nefs d'une cathédrale gothique. Les artistes du Moyen Âge auraient pu étudier là toutes les formes de cette architecture religieuse qui a l'ogive pour générateur. Un mille plus loin, notre tête se courbait sous les cintres surbaissés du style roman, et de gros piliers engagés dans le massif pliaient sous la retombée des voûtes. À de certains endroits, cette disposition faisait place à de basses substructions qui ressemblaient aux ouvrages des castors, et nous nous glissions en rampant à travers d'étroits boyaux. »

Voyage au centre de la terre, Jules Verne (1864)

La caverne de diamant. « Sous la croûte de verre s'ouvrait un océan de stalagmites colossales violettes, roses, bleues, vertes, blanches et transparentes comme l'améthyste, comme le rubis, le saphir, le béryl et le diamant. Nous étions, en effet, dans un jardin fantastique où la cristallisation, le métamorphisme et la vitrification des minéraux, déployant alternativement leurs splendides caprices, ou, pour mieux dire, obéissant sans entraves aux lois de leur formation, avaient atteint les développements les plus merveilleux et les plus étranges. Ici, l'action volcanique avait produit des arborescences vitreuses qui semblaient couvertes de fleurs et de fruits de pierreries, et dont les formes rappelaient vaguement celles de nos végétaux terrestres. »

Laura ou le voyage dans le cristal, George Sand (1864)

Le lac souterrain. « Ils étaient sur la rive d'un vaste lac souterrain, sous une voûte à colonnades dépassant trente mètres de haut. Tom reporta son regard écarquillé sur la surface du lac, noire et visqueuse, lui semblait-il, comme de la mélasse. Ce n'était pas inerte mais on ne distinguait aucun courant. Cela lui faisait penser à du goudron liquide bouillonnant doucement. Une fine vapeur rôdait à la surface, ça et là s'élevant en spirale. L'odeur de naphte était terrible. On y voyait clair, mais il fallait faire très attention car le sol rocheux était parsemé de trous dont certains contenaient du pétrole comme le lac. Et comme ils avaient maintenant le lac et les feux de naphte dans leur dos, leurs ombres s'allongeaient démesurément devant eux. »

La cité sous la terre, Eric North (1953)

Le noir absolu. « Quel cri terrible m'échappa ! Sur terre au milieu des plus profondes nuits, la lumière n'abandonne jamais entièrement ses droits ! Elle est diffuse, elle est

subtile ; mais, si peu qu'il en reste, la rétine de l'œil finit par la percevoir ! Ici, rien. L'ombre absolue faisait de moi un aveugle dans toute l'acception du mot. Alors ma tête se perdit. Je me pris à fuir, précipitant mes pas au hasard dans cet inextricable labyrinthe, descendant toujours, courant à travers la croûte terrestre, comme un habitant des failles souterraines, appelant, criant, hurlant, bientôt meurtri aux saillies des rocs, tombant et me relevant ensanglanté, cherchant à boire ce sang qui m'inondait le visage, et attendant toujours que quelque muraille imprévue vint offrir à ma tête un obstacle pour s'y briser ! »

Voyage au centre de la terre, Jules Verne (1864)

La plaine des ossements. « Nous avançons difficilement sur ces cassures de granit, mélangées de silex, de quartz et de dépôts alluvionnaires, lorsqu'un champ, plus qu'un champ, une plaine d'ossements apparut à nos regards. On eût dit un cimetière immense, où les générations de vingt siècles confondaient leur éternelle poussière. De hautes extumescences de débris s'étagaient au loin. Elles ondulaient jusqu'aux limites de l'horizon et s'y perdaient dans une brume fondante. Là, sur trois milles carrés, peut-être, s'accumulait toute la vie de l'histoire animale, à peine écrite dans les terrains trop récents du monde habité. »

Voyage au centre de la terre, Jules Verne (1864)

La cité perdue. « Clairembart et Bill s'avancèrent à travers les rues de la cité souterraine. Au passage, les explorateurs purent admirer les colonnades épaisses de ce qui avait été un temple ou un palais, maintenant ruiné. Partout, taillés à même le roc par les artistes anciens, des monstres apparaissaient, la plupart zoomorphes : démons griffus, gorgones apocalyptiques, mi-poulpes mi-sirènes, stryges aux ailes membraneuses, au bec de ptérodactyles, serpents aux têtes multiples, chacune différente, chacune plus hideuse que sa voisine, créatures inclassables, aux formes insolites, sorties semblait-il de quelque mythologie extra-terrestre. »

Les dents du tigre, Henri Vernes (1958)

Le gouffre interdit. « Lorsque les hommes de K'n-yan étaient descendus dans les gouffres noirs de N'kai, munis de grands projecteurs atomiques, ils avaient trouvé des êtres vivants, des êtres vivants qui glissaient le long de canaux creusés dans la pierre et qui adoraient des images d'onyx et de basalte représentant Tsathoggua. Mais ce n'était pas des crapauds comme lui. Ils étaient bien pires, c'était des tas amorphes de limon noir visqueux qui pouvaient prendre temporairement une forme convenant à un but déterminé. Les explorateurs de K'n-yan ne s'attardèrent pas à faire des observations détaillées et ceux qui s'échappèrent vivants scellèrent le passage qui menait de la Yoth à la lumière rouge dans les gouffres inférieurs. »

Le tertre, Howard Philip Lovecraft (1930)

Sauvagerie maritime

L'aventure sur les mers ne se limite pas aux batailles que s'y livrent les hommes entre eux. L'Océan est à soi seul un univers sauvage !

À la surface, les éléments déchaînés sont une menace permanente, la masse d'eau environnante peut vous faire disparaître comme un rien. Sous la surface, le monde sous-marin, invisible et inconnu, est le domaine d'une végétation étrange et de créatures fantastiques. Et les îles que l'on rencontre au gré de la navigation, vierges et primitives, comprennent autant de promesses que de dangers.

La nature, splendide, est un ennemi féroce pour qui se hasarde au-delà du rivage...

Trois espaces sauvages

L'Océan & la mer

L'Océan et la mer sont des parents ambivalents, qui nourrissent l'homme mais le dominant. Ils sont une éminence divine : une parenté que les enfants ne rattraperont ni ne dépasseront jamais. Le développement de l'humain, la civilisation, y est impossible : ceux qui se risquent à défier ce précepte sont, après une lutte plus ou moins longue, irrémédiablement condamnés.

Dans les romans, l'océan et la mer ont d'importants attributs métaphoriques, qui symbolisent :

- l'ailleurs et le possible : un changement de vie, un nouveau départ
- le danger et l'invisible : l'inconnu, souvent redoutable, parfois bénéfique
- une source de vie, métaphorique ou pragmatique : la faune, la flore, la pêche... et les trésors.

Ces trois symboles se recoupent souvent. Par exemple dans *Le Comte de Monte Cristo*, d'Alexandre Dumas (1844-1846) où l'on voit Edmond Dantès, envoyé en prison à l'écart des hommes sur une île, s'évader en manquant de se noyer, puis après avoir passé ces épreuves de la mer, trouver sur une autre île un trésor, source fabuleuse qui lui donne le pouvoir de changer de vie, d'identité, et de venger la victime qu'il n'est plus.

L'île

L'île est au contraire de l'Océan une figure matrimoniale : de l'union de l'île et de l'explorateur ou du naufragé naissent les nouveaux mondes. L'explorateur doit conquérir l'île comme un mâle doit séduire sa femelle, il doit explorer cette inconnue, apprendre à la connaître et à vivre avec elle. Leur séparation est possible mais son exécution est une complexité de premier ordre.

L'île dans le roman symbolise :

- la virginité, un monde nouveau : ce symbole peut être envisagé sous le point de vue positif du devenir, un Eden sur lequel fonder une utopie ; ou sous celui plus sombre d'une virginité brute et farouche, un monde primitif dangereux auquel l'homme n'est pas ou plus adapté.
- le secret, un refuge, une cachette : endroit isolé, inaccessible, elle peut être une retraite à l'abri de la civilisation pour hermites sages ou misanthropes malveillants (*L'Île du Docteur Moreau* d'H.G. Wells, *Dix petits nègres* d'Agatha Christie ou *James Bond contre Docteur No* de Ian Fleming).

Le plus souvent le symbole virginal de l'île est mixte, porteur d'utopie et de barbarie mêlées : dans *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe (et plus encore dans la version de Michel Tournier *Vendredi ou la vie sauvage*) ou *Jurassic Park* de Michael Crichton, l'enjeu du roman est une lutte entre la civilisation et les forces primitives, qu'elles soient présentes directement sur l'espace insulaire... ou enfouies à l'intérieur des civilisateurs eux-mêmes.

Les Profondeurs

Le monde sous-marin est invisible depuis la terre, et on ne le devine que partiellement depuis la surface. Y plonger est un risque : il est invivable puisqu'on n'y peut pas respirer. L'homme doit s'adapter ou s'équiper de machines pour l'explorer.

Les profondeurs symbolisent :

- le mystère : sur des distances incroyables et des profondeurs insondables, largement privé de lumière, le monde sous-marin se devine plus qu'il ne se voit. Dans les romans, ce mystère peut être exploité pour le frisson qu'il suscite, ou au contraire pour valoriser les capacités humaines à le surmonter.
- l'immensité, l'infini : on dénombre plusieurs océans, quantité de mers... mais toutes les eaux ne forment une unique masse gigantesque couvrant 70,8 % de la surface du globe. 96 % de la biosphère est aquatique. Sur Terre, aucun espace ne réduit autant l'homme à sa fragilité que le monde sous-marin.

Le monde des profondeurs a son véhicule roi : expérimentation novatrice à l'époque de *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, engins modernes des guerres du vingtième siècle, le sous-marin occupe une place importante et constante dans le roman populaire (*Le Sous-marin Jules Verne* de Gustave Le Rouge (1902), *Le Capitaine Hyx* de Gaston Leroux (1917), *L'Andromède* de Maurice Guierre (1929), *Commando secret* de Paul Kenny (1953), *Exécution grenouille* d'Adam Saint-Moore (1958), *Le Dragon sous la mer* de Franck Herbert (1956), *Octobre rouge* de Tom Clancy (1984), *Le Jour ne se lève pas pour nous* de Robert Merle (1986), *Le Sous-marin de l'apocalypse* de Michael DiMercurio (1992).

Une histoire phare : Les Révoltés du Bounty

Au départ il y a un fait divers : une mutinerie bien réelle survenue en 1789 dans les eaux polynésiennes à bord d'un vaisseau de la Royal Navy, placé sous le commandement du lieutenant de vaisseau William Bligh, ancien maître d'équipage du fameux Capitaine Cook. Le fait que la presse l'ait largement relayée, et qu'elle soit porteuse de fortes puissances symboliques, ont amené plusieurs romanciers à s'inspirer de cette histoire traversée par tous les enjeux de la sauvagerie maritime...

On y trouve en premier lieu la sauvagerie « civilisée », exacerbée en mer par la longueur des expéditions et l'isolement : le Bounty a été acheté par la Marine britannique pour convoyer une cargaison d'arbres à pain de Tahiti jusqu'aux Caraïbes, afin de procurer une nourriture à bon marché aux esclaves. Surtout, en mer, une discipline de fer règne sur les vaisseaux de l'Amirauté. Les châtiments corporels y sont d'une violence inouïe. William Bligh, en charge du navire, est un individu particulièrement strict et sévère, si soucieux de la règle qu'il fera après cette aventure une grande carrière dans la marine de sa Majesté (lieutenant, commandant, capitaine, commodore, contre-amiral puis vice-amiral).

On y trouve la lutte des opprimés contre la tyrannie. Les marins du Bounty subissent quotidiennement privations et châtiments, la discipline par la violence étant la façon dont l'Amirauté conçoit l'autorité. Le Capitaine Bligh faisait appliquer les règles avec un zèle fanatique. Son caractère colérique et intolérant atteignant des proportions paranoïaques, Bligh prit l'enseigne de vaisseau Fletcher Christian pour souffre-douleurs. Poussé à bout de nerfs par des brimades et des humiliations, et conscient qu'une partie de l'équipage le suivra, celui-ci lance une mutinerie le matin du 28 avril 1789, évince le Capitaine Bligh et abandonne son capitaine à la mer dans la chaloupe du Bounty, avec dix-huit hommes qui lui restent loyaux.

On y trouve la lutte pour la survie contre les éléments hostiles. Après la mutinerie, sur la chaloupe envoyée à la dérive avec cinq jours de vivres et des instruments de navigations, le capitaine Bligh et son équipage de fortune, après une première escale malheureuse chez les indigènes de l'île de Tofua et craignant la réputation de cannibales des autochtones, vont traverser 3 500 milles marins (6 500 kms) sans escale, chacun avec une once de pain (30 g.) et un quart de pinte d'eau par jour (l'équivalent d'un verre). Le 14 juin, après 48 jours à dix-neuf sur la chaloupe, les naufragés atteignent le port de Coupang sur l'île de Timor. De Djakarta, ils prendront un navire qui les ramènera en Angleterre le 14 mars 1790. Un an après leur insurrection, l'Amirauté arme une frégate, le HMS Pandora, afin que les mutins du Bounty soient capturés et ramenés en Angleterre pour y être jugés.

On y trouve la possibilité d'une nouvelle vie... avec toutes les difficultés que cela comprend : après leur coup de force, les mutins retournent à Tahiti où le Bounty avait

fait escale et où l'équipage, ayant passé cinq mois sur place pour embarquer mille plants d'arbre à pain, s'était lié avec la population. Ils embarquent du bétail, une trentaine de tahitiennes et tahitiens, et tentent de s'établir sur l'île de Tubuai pour y vivre enfin libres. Mais l'île est peuplée d'indigènes, avec qui les batailles sont nombreuses et violentes. Les mutins votent alors pour un retour à Tahiti, contre l'avis de Fletcher Christian, qui sait que l'Amirauté viendra les y chercher. Ils y sont de retour le 22 septembre... mais le soir même, avec neuf mutins sur vingt-quatre et vingt polynésiens (dont quatorze femmes) embarqués contre leur gré, Fletcher Christian coupe la corde de l'ancre et le Bounty reprend la mer en catimini.

Les membres de l'équipage restés sur Tahiti, dont certains n'avaient pas pris part à la mutinerie, connaîtront des destins divers. Deux vécurent une vie dissolue et alcoolisée qui s'acheva par une mort violente ; quatorze furent capturés, embarqués sur le HMS Pandora en mars 1791 et, après plusieurs péripéties dont un naufrage, ramenés en Angleterre. Ils furent jugés par la Cour martiale en septembre 1792, trois furent pendus.

On y trouve l'exaltation de la colonisation d'une terre vierge... avec toutes les difficultés que cela comprend ! Fletcher Christian décida de s'établir avec les mutins sur l'île de Pitcairn, découverte depuis 1767 mais dont l'emplacement exact était mal connu, où la justice aurait beaucoup de mal à les dénicher. Ils retrouvèrent l'île en janvier 1790, 348 kms à l'Est de sa position sur les cartes. Après qu'on y ait récupéré les matériaux utiles, le Bounty fut brûlé, les mutins s'obligeant ainsi à rester sur l'île et à la coloniser. Après quelques mois de vie paisible, les tensions s'accumulèrent entre les européens et les tahitiens, qu'ils considéraient comme leur propriété, notamment les femmes. Les indigènes se révoltèrent alors contre les révoltés du Bounty, assassinant cinq d'entre eux. Fletcher Christian, touché par une balle, fut achevé d'un coup de hache. Les habitants de l'île continuèrent à mener une vie chaotique, à se déchirer, s'entretuer pendant de longues années.

En 1800, il ne restait plus sur Pitcairn que 9 femmes, 19 enfants, et 1 mutin nommé Adams, qui avec la Bible provenant du Bounty, enseigna la lecture et le christianisme à la communauté, laquelle se mit à vivre de manière plus paisible et plus durable.

C'est en 1814 que deux navires, relâchant là par hasard, découvrirent la colonie. Ils firent leur rapport à l'Amirauté, qui décida de n'entreprendre aucune action... mais la presse anglaise s'empara de l'histoire.

En 1832, Sir John Barrow publia le premier roman la reprenant, *Les Mutins du Bounty*. Il fut suivi en France par Jules Verne, en Amérique par Mark Twain, puis par Charles Nordhoff et James Norman Hall, dont **la trilogie de romans parue en 1932, *L'Odyssée de la Bounty*, connut un si vif succès que le cinéma s'en empara, contribuant à faire passer cette histoire du côté de la légende. À tel point qu'aujourd'hui on a oublié qu'il s'agit d'une histoire vraie !**

Une cinquantaine d'habitants vivent aujourd'hui sur Pitcairn, dont la majorité sont des descendants des neuf mutins du Bounty et de leurs femmes tahitiennes.

Une histoire phare : Vingt mille lieues sous les mers

Paru en feuilleton entre mars 1869 et juin 1870, c'est LE roman du monde sous-marin : le cinquième livre le plus traduit au monde, et le sujet de très nombreuses adaptations. Avec son prolongement *L'Île mystérieuse*, parue en 1875, il couvre toutes les possibilités d'aventures maritimes, de confrontation et de colonisation du monde sauvage, aussi bien sous les eaux que sur les îles.

Vingt mille lieues sous les mers est une plongée, au sens propre, dans le monde marin. Rien ne manque dans le roman :

- le monstre mythique, invincible, qui attaque et coule aveuglément les navires... qui se révélera être un sous-marin ultra perfectionné, le Nautilus ("mobilis in mobile"), un vaisseau fait pour explorer le globe jusque dans ses profondeurs ;
- l'étude infinie et la richesse scientifique d'un biotope gigantesque, le plus immense territoire sauvage et naturel (quoique disponible à certaine domestication, avec l'agriculture et la chasse sous-marines, et même un cimetière) ;
- le paradoxe de liberté et d'enfermement mêlé du marin, qui sur le pont, avec l'horizon tout autour de lui, peut aller partout... mais est prisonnier de son navire ;
- la dangerosité d'un milieu inconnu, où des animaux monstrueux peuvent surgir des profondeurs, tel les cachalots qui s'en prennent aux baleines, et les calamars géants qui attaquent le Nautilus.

L'Île mystérieuse est une proposition, plus légère mais aussi complète, des interactions entre l'île et l'homme. Y est abordé :

- l'hostilité d'un monde vierge et sauvage ;
- tous les aspects de la colonisation pour le rendre habitable, la capacité de la science à apporter le confort à l'homme ;
- la présence malgré elle de phénomènes inexplicables, que même le savant ne peut comprendre ;
- le « paradoxe d'isolement », qui apporte autant de rassurance que d'angoisse : l'île est à la fois une cachette et une prison ;
- la nécessité pour l'homme de la présence de ses semblables, sans laquelle la sauvagerie de l'île prend le dessus et le ramène à l'état primitif : le personnage d'Ayrton, lui naufragé solitaire sur une île voisine, contrairement aux « Robinson » de l'île Lincoln, est redevenu une sorte de singe.

Ces deux romans constituent une sorte de « cycle complet », et comptent parmi les plus populaires de l'histoire, grâce à la présence d'un personnage incroyable : Le Capitaine Nemo.

Extrêmement complexe, il est une pure métaphore de l'Océan : plus puissant que les hommes grâce à sa science, il souffre du même paradoxe que Poséidon ou Neptune,

incarnation de la mer qui nourrit les terriens tout en les menaçant constamment, qui donne la vie mais reste un territoire hostile où ils ne peuvent s'établir. Bienveillant et dangereux, Nemo aime ainsi l'humanité mais déteste la société.

Dans le numéro consacré à Jules Verne par Le Magazine littéraire en 1976, Francis Lacassin écrit : « *C'est avec réticence, après un suspens de quatre ans, que Jules Verne révélera dans L'Île mystérieuse le secret et les mobiles du plus fascinant de tous ses personnages : le Capitaine Nemo. "Terrible justicier", "véritable archange de la haine" mais capable de sanglots lorsqu'il est seul dans les ténèbres. Anarchiste fier et impitoyable, mais blessé à mort par un chagrin mystérieux qui l'emportera, Nemo est dédaigneux, misanthrope, secret, fuyant. Il est le plus formidable ennemi de la Société et elle aurait pu l'ignorer à jamais... si un concours de circonstances (le professeur Arronax sauvé de la noyade par le Nautilus) n'avait permis à ce savant de répondre à une question posée depuis six mille ans par l'Ecclésiaste : "Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'Abîme ?" »*

Le pouvoir de fascination qu'exerce le Capitaine Nemo lui vient bien du fait qu'en régnant sur l'Océan, il règne sur les ténèbres : « *mobile dans l'élément mobile* », il hante les profondeurs de nos âmes.

C'est aussi un personnage très en avance sur son temps : en pleine révolution industrielle, sous la plume d'un auteur connu pour son attrait pour les sciences et les découvertes, il prône l'écologie : à l'heure où naît l'industrialisation, la dépendance des hommes aux machines et aux énergies fossiles, lui protège les animaux et exploite les ressources de l'océan, dont il tire son énergie et tous ses moyens de subsistance.

Nemo dénote aussi par son engagement politique, libertaire, surprenant dans un roman destiné à la jeunesse mais qui lui donne tout son relief. Il a en effet choisi d'habiter la mer car elle « *n'appartient pas aux despotes. À sa surface ils peuvent encore exercer leurs droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers. Là seulement est l'indépendance. Là je ne reconnais pas de Maître. Là je suis libre.* »

Nemo incarne enfin la mer et l'océan par sa puissante complexité et sa vocation paradoxale de sauveur destructeur : lui qui habite un pays sans frontières géographiques, lui qui, investi des pouvoirs d'un surhomme, sauve plusieurs fois les naufragés de *L'Île mystérieuse* avant de la faire disparaître, lui qui en créant le Nautilus a immergé le lieu d'un culte écologique, humaniste et nouveau, une cathédrale où il joue des grandes-orgues... il finit par disparaître au milieu du Pacifique avec son île secrète.

C'est que, comme tous les mythes, il n'existe pas vraiment : contraction de "Ne Hemo – pas un homme", le mot Nemo, en latin, se traduit "Personne".

L'Espace

L'Espace... c'est un sujet anecdotique dans nos vies quotidiennes, qui pourtant compose 99% de notre Univers !

Pas étonnant que les auteurs aient recours à ses services quand il s'agit de confronter des personnages à l'inconnu. Rien qu'à l'évoquer, on a envie de se précipiter dans notre vaisseau flambant neuf et de se lancer à corps perdu dans l'hyper-espace.

Revisite ultra-futuriste de l'appel du large, l'espace amène à lui seul le goût de l'aventure.

L'Espace : le voyage initiatique

Le voyage interstellaire est souvent prétexte à un voyage à l'intérieur de soi. L'immensité de l'espace permet une véritable quête intérieure.

Il n'est pas toujours question d'affrontements épiques... L'action peut surgir de longues descriptions de l'Univers. Le confinement spatial peut permettre une plongée dans une véritable ode onirique, presque fataliste, dans laquelle évoluent le lecteur en même temps que les personnages.

2001 : L'Odyssée de l'espace, Arthur C. Clarke (1968).

« Les oreilles bourdonnantes, le sang battant dans ses veines, Floyd se sentait plus vivant que jamais, plus jeune. Il avait envie de chanter et il pouvait sans doute se le permettre puisque nul ne pouvait l'entendre. (...) »

« Dans leur quête, ils rencontrèrent la vie sous bien des formes et ils observèrent son évolution sur un millier de mondes. Ils la virent vaciller comme une étincelle avant de mourir et de retourner à la nuit cosmique.

Et parce qu'ils n'avaient rien trouvé de plus précieux que L'Esprit dans toute la Galaxie, ils aidèrent à sa naissance de toutes parts. Ils devinrent des véritables fermiers dans le champ des étoiles et ils récoltèrent parfois. Parfois aussi, sans passion, ils durent arracher des mauvaises herbes. »

Demain les chiens, Clifford D. Simak (1952)

« Là-bas, il y avait des hommes incapables de voir toute la beauté de Jupiter. Des hommes qui croyaient que des nuées tourbillonnantes et des rafales de pluie obscurcissaient le visage de la planète. Des hommes dont les pauvres yeux d'hommes ne voyaient pas. Des hommes qui étaient incapables de voir la beauté des nuées, de distinguer ce que dissimulait la tempête. »

Voyage vers la planète rouge, Terry Bisson (1990)

« Vénus, deuxième satellite du soleil, parcourait les cieux en solitaire, mystérieuse, sans escorte lunaire. (...) »

Le grand vaisseau poursuit sa traversée, tous ses occupants plongés dans un profond sommeil. Tandis que sur Terre, nous tombons amoureux, louons des films et allons voter, protégés de la terrifiante immensité de l'espace par le dôme bleu de nos cieux, les Voyageurs de Mars naviguent dans le vide, lestés de la précieuse cargaison de nos rêves les plus fous. »

L'Adieu aux astres, Serge Martel (1958)

« Il aimait sentir la fusée frémir sous sa paume, tel un véritable animal. En cet instant, il fut convaincu qu'elle comprenait, qu'elle appréciait la main qui la flattait et la caressait doucement. Elle aussi ferait tout ce qu'elle pourrait pour échapper à la Garde. Elle devait éprouver comme eux une joie de se visser sans fin dans l'Espace, de trouer le vide,

d'avaler allégrement des millions de kilomètres, de se rouler dans cet éther ahurissant. (...)

Dix jours d'Espace. Dix jours enfermés dans ce cercueil de métal, avec les millions d'étoiles autour d'eux, de l'autre côté des hublots. »

Ingénieur du Cosmos, Clifford D. Simak (1950)

« Un message qui venait de l'espace ! De ce lieu inimaginablement éloigné où le temps et l'espace se jetaient dans ce no man's land de néant... de cet endroit où il n'y avait plus ni temps ni espace, où rien ne s'était encore produit, où il n'y avait ni le lieu, ni la circonstance, ni la possibilité d'un événement qui pût permettre à quoi que ce fût de se produire. (...)

Ceci aussi était une croisade. Une croisade cosmique. L'homme empoignait encore son arme par simple croyance. L'homme allait se mesurer, avec sa force chétive, sa faible intelligence, aux puissances cosmiques. L'homme... ce fou... ce risque-tout. (...)

Un cercle de lumière scintillante brillait, loin dans les profondeurs noires. Une lente roue d'une blancheur brumeuse. Un objet nébuleux qui n'avait jamais été là auparavant. (...)
— C'est là que nous allons, dit Kingsley. »

L'Espace impérial et politique

Un empire pour les gouverner tous ! Des systèmes dirigés par des mains de fer, des propagandes bien orchestrées autour d'un grand(e) dirigeant(e).

L'espace se prête aux univers sombres, froids, mécaniques, où la vie est dure, brutale et impitoyable. L'individu se confond dans la masse, et est instrumentalisé jusqu'à la rupture... ou la révolution. Raportés à l'échelle de l'Univers, les tyrannies et le totalitarisme prennent des dimensions infinies.

D'autres modes de gouvernement sont aussi possibles évidemment, dans des proportions toujours grandioses, les systèmes galactiques sont multiples, et ils peuvent servir d'allégorie, de caricatures ou d'anticipations aux romanciers qui, au moins malgré eux, parlent finalement toujours de leur propre époque.

Fondation et Empire, Isaac Asimov (1942)

« La Galaxie comportait alors près de vingt-cinq millions de mondes habités. Et pas une seule de ces planètes n'échappait à l'autorité de l'Empire, dont le siège se trouvait alors sur Trantor. (...) »

Au début du treizième millénaire, cette tendance connut son apogée. Siège du gouvernement impérial depuis des centaines de générations sans interruption, placée comme elle l'était à proximité des régions centrales de la Galaxie, parmi les mondes les plus peuplés et les plus développés industriellement de tout le système, Trantor pouvait difficilement ne pas devenir l'agglomération la plus dense et la plus riche que l'Espèce humaine eût jamais connue. »

Le Roi des étoiles, Edmond Hamilton (1949)

« La guerre galactique ! La guerre que l'Empire avait essayé d'éviter, la lutte à mort entre la Galaxie et la Nébuleuse noire avait commencé. (...) »

La Capitale de l'Empire central paraissait concentrer dans ses milliers d'immeubles la splendeur et la richesse du prodigieux État qui s'étendait sur un nombre infini de systèmes planétaires. »

L'Adieu aux astres, Serge Martel (1958)

« Partout ce n'étaient que façades cyclopéennes, arches monumentales, portiques impressionnants. Disséminés sur toute la surface du globe, des centaines de cités semblables jalonnaient ce décor pelé, vestiges d'une civilisation morte. Cependant, nulle part ailleurs on ne retrouvait une telle énormité de proportions. La Cité des Géants méritait bien son nom et gardait, par-delà la vie de ses habitants, sa majesté et sa suprématie de capitale. »

2001 : L'Odyssée de l'espace, Arthur C. Clarke (1968).

« Comme le croissant doré de Saturne s'élevait dans l'espace, Saturne avait toujours présenté à la Terre sa face pleine, totalement illuminée par le Soleil. À présent la planète »

géante apparaissait comme un arc délicat que coupait l'infime trait de lumière des anneaux, pareil à une flèche sur une corde tendue, prête à jaillir vers le Soleil. »

La Chute d'Hyperion, Dan Simmons (1990)

« Vous allez trouver cet endroit incroyable, leur dit le lieutenant. C'est vraiment le bout du monde, l'anus de la création. Pas d'infosphère, pas de VEM, pas de distrans ni de bars simstim. Rien du tout. »

L'Espace terrifiant

L'espace est l'endroit, ou plutôt le non-endroit, le plus dangereux pour un être vivant terrestre. Un vide quasi parfait, une température proche du zéro absolu, sans parler des rayonnements cosmiques hautement ionisants. La réalité est rude... invivable finalement. Heureusement la fiction nous permet d'imaginer autrement.

Toutefois, en littérature aussi l'espace peut être effrayant. Dès 1669, le mathématicien et philosophe Blaise Pascal ne nous informait-il pas déjà dans ses célèbres *Pensées* :

« Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ».

Voyage vers la planète rouge, Terry Bisson (1990)

« Le vide de l'espace pouvait vous arracher l'âme du corps aussi bien que la décompression. »

En Détresse autour de la Lune, Arthur W. Ballou (1968)

« Ses muscles, au creux de l'estomac, se nouaient. Il était entraîné à regarder le danger en face et il se sentait prêt à l'affronter, au risque de sa vie. Mais son esprit se révoltait à l'idée que ses camarades de Rayon 8 se trouvaient inexorablement emportés dans une ronde qui, à chaque seconde, les rapprochait de l'inconscience et de la mort par asphyxie. (...)

Il était resté un bon moment encore sous le coup de la terreur que lui avait inspiré la hantise de se trouver à bord d'une capsule tellement radioactive qu'il aurait été obligé de la ramener immédiatement à SOVES et d'abandonner la tentative de sauvetage de Réagan et Sims. »

Cérès et Vesta, Greg Egan (2017)

« La Montée d'adrénaline de cette escapade clandestine se tassa, laissant place à une sobriété anxieuse. Tout ce qu'elle pouvait faire désormais, c'était se fier à Gustave, qui affirmait qu'elle était suffisamment lente et terne pour ne pas éveiller l'intérêt des systèmes de surveillance spécialisés du port ».

Ingénieur du Cosmos, Clifford D. Simak (1950)

« Rien que l'espace. Les ténèbres avec de petites étoiles. Des étoiles qui ont oublié comment scintiller. On va à des centaines de kilomètres à la seconde et on se demande si on bouge. Pas de changement de décor. Quelques mètres carrés d'habitations. Et l'espace noir qui vous oppresse, qui vous nargue, qui essaie d'entrer. (...)

Au milieu flottait l'image de Pluton, encore distant d'un demi-milliard de kilomètres. C'était une planète morte, brillant d'un éclat terne dans la lumière affaiblie de l'espace nu, planète déjà morte longtemps avant le premier frémissement de vie sur la Terre. (...) J'ai entendu des voix, dit-elle, des voix qui venaient de l'espace, du vide qui s'étend entre les galaxies. Des choses qui parlaient à des années-lumière de distance. Des choses en

comparaison desquelles l'espèce humaine n'est composée, intellectuellement, que d'insectes. D'abord j'ai eu peur, peut de ce qu'elles disaient, des horribles indications que je devinais dans ce que je ne comprenais pas. Alors, au comble du désespoir, j'ai essayé de leur parler à mon tour, d'attirer leur attention. Je n'avais plus peur d'elles et je pensais qu'elles pourraient me secourir. Je ne me souciais pas de ce qui arriverait pourvu que quelqu'un ou quelque chose m'aide enfin. Ou seulement me remarque, pourvu que n'importe quel signe me dise que je n'étais pas entièrement seule. »

Les Océans du ciel, Kurt Steiner (1967)

« Tiphaine descendit rapidement. Pas assez vite pourtant : le rescapé qui agitait ses bras dans sa direction avait vu le salut dans la captivité, mais comme Tiphaine le saisissait à bras-le-corps et le remontait lentement, une araignée fit un bond et s'agrippa à la jambe du prisonnier. Tiphaine la brûla sur place, mais elle avait eu le temps de refermer ses crochets. »

Alien, le huitième passager, Alan Dean Foster (1979)

« Elle colla son nez à la vitre. La créature fit de même de son côté. Ripley voulut hurler. Son cri s'étrangla dans sa gorge. Coincée dans sa cage, elle ne pouvait rien faire d'autre que de regarder. »

Voyages temporels

Dans l'expression « Voyage temporel », il y a le mot « voyage ». Et les voyages dans la fiction relèvent de la quête personnelle, d'une recherche de soi. Dans le roman, l'important est le chemin, non la destination.

Dès lors, étant entendu que l'on progresse et que l'on change dans le voyage, même à rebours dans l'histoire, le chemin vers l'arrière est impossible. Le voyage temporel est typiquement un voyage de non-retour.

Une seule temporalité reste donc inaccessible, quel que soit le moyen de voyager dans le temps, avec plus ou moins de précision, de vitesse et de danger : c'est le présent, qui, lui, nous fuit toujours. On comprend mieux dès lors l'explorateur qui veuille se libérer de son emprise !

Renaître

La quête intérieure du personnage se trouve souvent être comparée à une véritable renaissance. Dans *Un chant de Noël*, de Charles Dickens (1843), le personnage de Scrooge revit son passé pour mieux découvrir les moments de bascule de sa vie et retrouver les aspects de sa personnalité qu'il a nié, sans lesquels il est devenu un vieillard aigri et radin. Son avenir lui sera révélé pour souligner les conséquences de ses choix. Scrooge meurt lors de cette nuit de Noël, pour mieux renaître.

Michael Moorcock, dans *Voici l'homme* (1969), commence son roman par une véritable naissance pour le personnage principal, Karl Glocauer. La machine y est décrite comme un véritable utérus et Karl Glocauer, littéralement expulsé à l'atterrissage, naît à nouveau dans le passé.

Le fantasme d'une intervention dans le passé qui modifierait le présent ou le futur peut ainsi être assimilé à un désir de renaître, un nouveau passage dans la matrice menant à une nouvelle version de soi-même et du monde.

***Voici l'homme*, Michael Moorcock (1969)**

« La machine temporelle est une sphère pleine d'un fluide laiteux dans lequel flotte le voyageur, enveloppé d'une combinaison caoutchoutée, respirant à l'aide d'un masque relié à un tuyau menant à la paroi de l'appareil. »

***Un chant de Noël*, Charles Dickens (1843)**

« Esprit, s'écria-t-il en se cramponnant à sa robe, écoutez- moi ! je ne suis plus l'homme que j'étais ; je ne serai plus l'homme que j'aurais été si je n'avais pas eu le bonheur de vous connaître. Pourquoi me montrer toutes ces choses, s'il n'y a plus aucun espoir pour moi ? »

***Les rois des étoiles*, Edmond Hamilton (1949)**

« Tout à coup, il fut pris de vertige. Ce n'était pas une impression désagréable mais une chose extraordinaire qu'aucun mot ne pourrait décrire. En proie à un effarement total, tel qu'il n'en avait jamais éprouvé, John Gordon sentit son esprit filer à des vitesses ahurissantes dans un gouffre noir. »

Paradoxes

Dès lors qu'on admet le voyage dans le temps, les interventions possibles sur le passé provoquant par effet domino des modifications sur l'Histoire, il faut accepter de se confronter à de nombreux paradoxes.

Dans *Voici l'homme* de Michael Moorcock (1969), fuyant sa vie du XX^{ème} siècle pour rencontrer Jésus et assister à la crucifixion, Karl Glocauer va découvrir que la vérité est loin de la légende. Il se doit alors de créer cette légende, pour faire exister le futur... son présent. Pour cela il doit prendre lui-même la place du Christ. Glocauer sait quel destin l'attend... il ne fait rien cependant pour l'arrêter puisque son but est bien que l'Histoire ait lieu. Mais quand la boucle est bouclée, une question se pose : Glocauer était-il déjà le Jésus de la Bible ? Aurait-il pu changer l'histoire ? Ou bien est-ce son voyage qui a tout provoqué, écrivant l'histoire en pensant la réécrire, générant ainsi une boucle temporelle infinie ?

Cette question primordiale du paradoxe qui régit le voyage dans le temps se mêle à la quête identitaire. Le héros cherche à combler un vide dans l'Histoire, il se place là où devrait être donnée la raison de ce qui nous arrive.

La machine à explorer le temps, H. G. Wells (1895)

« Reviendra-t-il jamais ? Il se peut qu'il se soit aventuré dans le passé et soit tombé parmi les sauvages chevelus et buveurs de sang de l'âge de pierre ; dans les abîmes de la mer crétacée ; ou parmi les sauriens gigantesques, les immenses reptiles de l'époque jurassique. Il est peut-être maintenant – si je puis employer cette phrase – en train d'errer sur quelque écueil oolithique peuplé de plésiosaures, ou aux bords désolés des mers salines de l'âge triasique. Ou bien, alla-t-il vers l'avenir, vers des âges prochains, dans lesquels les hommes sont encore des hommes, mais où les énigmes de notre époque et ses problèmes pénibles sont résolus ? »

Les voies d'Anubis, Tim Powers (1983)

« Il monta dans la barque, ajusta les avirons dans les fourches et, en trois coups de rames, fut à bonne distance de la rive. Et, alors qu'il voguait vers ce qui allait se révéler être le vrai destin d'un homme qui avait été Brendan Doyle et Tom le muet et Eshvlis le savetier et William Ashbless – et qui ne pouvait plus prétendre être aucun d'eux – il régala les oiseaux des bords de la Tamise de toutes les chansons des Beatles dont il put se rappeler les paroles... de toutes sauf de Yesterday. »

Dans *Les voies d'Anubis* de Tim Powers, le héros se rend compte qu'il est lui-même un poète anglais du XIX^{ème} dont il admire l'œuvre. Endossant sa nouvelle identité, il façonne sa vie sur ses connaissances de la vie de ce poète, créant ainsi les événements qu'il étudiera lui-même plus tard dans le futur.

Devenir Dieu

En se mêlant à l'Histoire, la quête du voyageur du temps se résume, plus ou moins volontairement, en une tentative de devenir Dieu. N'appartient-il pas à l'espace-temps lui-même puisqu'il en contrôle le flux par sa machine ? Ne flirte-t-il pas avec l'immortalité puisqu'il s'est désenchaîné du cours immuable de la vie ? Ne lui est-il pas permis de changer l'Histoire ? N'est-il pas largement supérieur en connaissances à ceux qu'il rencontre ? N'est-il pas le seul à savoir ce qui va arriver ?

La déification de l'explorateur finit pourtant toujours par une désillusion. L'Histoire s'avère souvent inaltérable, et dans les cas où elle ne l'est pas, l'impossibilité de faire coexister deux futurs dans le même espace-temps pour pouvoir les comparer, ramène le Dieu à la simple place de l'homme : il ne peut être autre chose que la cause de micro-événements qui mèneront à un futur sur lequel il n'a finalement aucune prise.

Jurassic Park, Michael Crichton (1990)

« Je pense que nous n'avons pas recréé le passé. Le passé est révolu, il ne pourra jamais être recréé. Ce que nous avons fait, c'est reconstruire le passé, tout au moins une de ses versions. Et je pense que nous pouvons réaliser une meilleure version. »

En attendant l'année dernière, Philip K. Dick. (1966)

« Que faire ? Téléphoner au président Roosevelt pour le mettre en garde contre Pearl Harbor ? Songea-t-elle avec ironie. Modifier l'histoire. Leur dire à l'avance de ne pas fabriquer la bombe atomique... »

La planète des singes, Pierre Boulle (1963)

« Moi qui m'étais cru investi d'une mission quasi divine. Je redeviens le plus misérable des êtres et me laisse aller à un affreux désespoir. »

Voyages scientifiques

Le voyage dans le temps s'effectue grâce à une découverte, laquelle s'incarne souvent en une machine. Pour les faire exister, les auteurs s'appuient sur une hypothèse, sur une fantaisie, parfois sur une vraie théorie scientifique dans le but de donner un crédit réaliste au récit.

La place de la machine est souvent importante. Elle est souvent décrite méticuleusement, même si son véritable fonctionnement est laissé à l'imagination du lecteur. Dans *La Machine à explorer le temps* (H.G. Wells, 1895), elle est presque le personnage principal du roman : le « vrai » héros est anonyme et n'est désigné que sous le nom de « l'explorateur du temps ».

Dans *La planète des singes* (1963), Pierre Boulle utilise la théorie de la relativité pour expliquer que le temps ne passe pas à la même vitesse dans le vaisseau qui mène les humains vers la planète Soror que dans le monde dont ils sont partis. Aussi Ulysse Mérou, le héros du roman, en faisant un aller-retour dans l'espace, fait dans le même temps un voyage vers le futur.

Le voyage dans le temps est, par essence, scientifique. Seule la science peut le générer... Le pessimisme qui jalonne bon nombre des récits de voyage temporels est une bonne illustration de la crainte que celle-ci génère parallèlement la fascination qu'elle exerce.

***La machine à explorer le temps*, H. G. Wells (1895)**

« On entendit un petit sifflement et la flamme de la lampe fila. Une des bougies de la cheminée s'éteignit et la petite machine tout à coup oscilla, tourna sur elle-même, devint indistincte, apparut comme un fantôme pendant une seconde peut-être, comme un tourbillon de cuivre scintillant faiblement, puis elle disparut... Sur la table il ne restait plus que la lampe. »

***Les chasseurs de dinosaures*, Henri Vernes (1957)**

« L'engin tout entier s'était mis à vibrer comme animé brusquement d'une vie propre. Les lignes de l'objet devinrent floues, comme si on les voyait à travers une eau doucement remuée. Morane sentit un grand vertige le saisir, et il eut la sensation de se trouver tout à coup au bord de quelque gouffre insondable. »

***Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban*, J. K. Rowling (1999)**

« Hermione fit tourner le sablier trois fois. La salle de l'infirmerie s'effaça soudain. Harry eut l'impression qu'il s'était mis à voler en arrière à une vitesse vertigineuse. Il vit un tourbillon de couleurs et de formes passer devant ses yeux. Le sang lui battait aux oreilles. Il essaya de crier, mais il n'arrivait pas à entendre sa propre voix. Tout à coup, il sentit à nouveau le sol sous ses pieds et sa vision redevint normale. Il se trouvait dans le hall d'entrée, debout à côté d'Hermione. L'endroit était désert et un flot de lumière dorée inondait le sol dallé. Il regarda Hermione d'un air effaré. La chaîne du sablier s'enfonçait dans la chair de son cou. »

Voyages ésotériques

Le voyage dans le temps n'a pas besoin d'impliquer le corps de l'explorateur, qui peut voyager dans le temps par la pensée. Le déclencheur du voyage, ou son moyen, peut être un choc, un rêve, voire l'utilisation de psychotropes.

Les protagonistes des voyages temporels par phénomènes ésotérique, franchissent des frontières, des portes du temps. Ils passent directement d'un univers à un autre, dans un vortex où la structure même du temps se déforme. La réalité se dérobe alors sous eux. Sans appuis, il faut pour ces explorateurs suspendus jongler entre plusieurs dimensions, hallucinations, surimpressions, qui tournoient et étourdissent.

Ce type de voyages temporels désincarnés, où en l'absence du corps de l'explorateur le monde lui-même paraît moins solide, s'achève souvent sur la question de la véracité du voyage : « cela s'est-il vraiment passé ou non ? »

L'Épée de Rhiannon, Leigh Brackett (1953)

« Carse eut l'impression de plonger dans un abîme de nuit, souffleté par tous les vents hurleurs de l'espace. Chute continue, interminable, en dehors du temps, dans l'horreur effrayante d'un cauchemar ! »

Les Rois des étoiles, Edmond Hamilton (1949)

« La matière ne peut se déplacer dans le temps. Mais la pensée est immatérielle. Rien ne s'oppose donc à ce qu'elle traverse les espaces séculaires. Voilà déjà longtemps que ton esprit voyage dans le temps : chaque fois que tu te rappelles quelque chose, le fil de tes pensées revient en arrière, n'est-ce pas ? »

En Attendant l'année dernière, Phillip K. Dick (1966)

« Tous mes vœux vous accompagnent, docteur » lança Festenburg sur un ton caverneux avant de se muer en une brume vaporeuse, grisâtre et indistincte, qui se diluait, se fondait aux vestiges désagrégés du bureau, des murs et des objets. Éric trébucha et, perdant l'équilibre, sombra dans le gouffre de la non-pesanteur. C'était une expérience des plus pénibles. Finalement, en proie au vertige, il leva les yeux et vit des tables... Des gens. Il se trouvait dans la cafétéria de la Maison Blanche. »

Un chant de Noël, Charles Dickens (1843).

« Comme il prononçait ces paroles, ils passèrent à travers la muraille et se trouvèrent sur une route en rase campagne, avec des champs de chaque côté. La ville avait entièrement disparu : on ne pouvait plus en voir de vestige. L'obscurité et le brouillard s'étaient évanouis en même temps, car c'était un jour d'hiver, brillant de clarté, et la neige couvrait la terre. « Bon Dieu ! dit Scrooge en joignant les mains tandis qu'il promenait ses regards autour de lui. C'est en ce lieu que j'ai été élevé ; c'est ici que j'ai passé mon enfance ! »

Les Paradis oubliés

Il est des cas particuliers de voyages dans le temps, où le passé et le présent cohabitent dans la même dimension : cela arrive parfois grâce à la découverte, dans un coin oublié de la Terre, d'une civilisation, ou d'une faune, restée figée dans le temps.

Les explorateurs de paradis perdus s'égarèrent dans ces recoins du monde que l'homme ne connaît pas. Un long chemin va les mener à découvrir des territoires restés vierges du temps passé. Leur parcours est un véritable voyage vers le temps, refaisant le chemin des ans à l'envers, s'enfonçant vers l'inconnu, remontant le cours des rivières, franchissant les sommets les plus inaccessibles. La remontée du temps s'effectue par un cheminement au cœur de mondes de plus en plus primitifs et dangereux.

Ce type de récit se rattache au roman d'aventure, où le réel se mêle au fantastique. Ils datent souvent de la Belle époque, avant ou après 1900, époque marquant la fin de l'exploration du monde quand, avant de chercher l'inconnu vers l'espace ou à l'intérieur de l'âme, les auteurs recoururent à leur imagination pour placer sur la carte quelques recoins inexplorés.

***She*, H. R. Haggard (1887)**

« En ce cas, Léo était l'homme qu'Elle attendait, le mort qui devait renaître... mais qui a jamais entendu parler d'un homme né deux fois ?! S'il est vrai que si l'existence d'une femme pouvait se prolonger pendant deux mille ans, la renaissance serait également possible. Alors, tout serait donc possible ? » (...)

« - Ô Kallikratès! s'écria -t-elle, (et ce nom me fit frémir) je veux encore contempler ton visage, même si c'est toujours pour moi une douloureuse épreuve, car depuis une génération je ne t'ai point contemplé, toi que j'ai tué de ma propre main.

Elle saisit alors un coin du linceul, puis suspendit son geste, se recueillit.

- Te dirais-je : lève-toi ! pour que tu te tiennes devant moi comme jadis ? Je le puis.

En cet instant, elle étendit les mains sur le cadavre toujours recouvert de son suaire, elle se roidit, ses yeux devinrent mornes et fixes. Je frémissais d'épouvante ; j'ignore si j'étais la proie de mon imagination, mais je vis la forme s'agiter sous le linceul qui se soulevait comme un drap se meut sous l'effet de la respiration du dormeur. Elle retira soudainement ses doigts et le mouvement du cadavre s'arrêta. »

***Le monde perdu*, Arthur Conan Doyle (1912)**

« Qu'y a-t-il là ? s'écriait-il en nous montrant le nord. Des bois, des marécages, une jungle impénétrable. Qui sait ce qu'elle peut abriter ? Et là, vers le sud ? Une sauvage étendue de forêts détrempées, où l'homme blanc n'a jamais pénétré. De tous côtés l'inconnu se dresse devant nous. En dehors des étroites passes des fleuves et des rivières, que sait-on du pays ? »

L'Aventure sauvage **focus**

La Bibliothèque verte

La Bibliothèque verte a été créée en 1923, pour proposer de la lecture aux jeunes adolescents, particulièrement aux garçons (la Bibliothèque rose, créée elle en 1856 s'orientant vers les plus jeunes et les filles). Ayant racheté en 1914 les éditions Hetzel, il s'agissait notamment pour l'éditeur Hachette de trouver un format pour rééditer les grands classiques de *La Bibliothèque d'éducation et de récréation*, comprenant toutes les œuvres de Jules Verne.

Au côté de Verne, la collection propose de nombreux romans d'aventure, notamment ceux de Robert Louis Stevenson, Alexandre Dumas, Walter Scott, Arthur Conan Doyle, Jack London, Erckmann-Chatrian, Charles Dickens...

À partir de 1948, la collection évolue : des nouveautés paraissent et des héros récurrents font leur apparition. La première, une fois n'est pas coutume, est une héroïne, avec la série *Alice* de Caroline Quine. Les aventures de *Michel*, écrites par Georges Bayard, de *l'Étalon noir* écrites par Walter Farley, des *Six compagnons*, écrites par Paul-Jacques Bonzon, toujours assorties des œuvres de Jules Verne et des grands classiques du roman d'aventure auxquelles s'ajoutent les enquêtes d'Arsène Lupin ou d'Hercule Poirot, feront les beaux jours de la collection des années 1960 jusqu'au début des années 1980. Et lui vaudront sa gloire. Les livres, romans complets ou adaptations pour la jeunesse, sont alors édités et vendus par millions d'exemplaires... C'est qu'Hachette savait y faire pour s'adapter à son lectorat : le prix des ouvrages est pendant cette période fixé en fonction de l'argent de poche mensuel moyen donné aux enfants.

Depuis la fin des années 1980, avec le développement de l'édition jeunesse et l'apparitions de nombreuses autres collections, la Bibliothèque verte est peu à peu rentrée dans le rang. Toujours complémentaire de la Bibliothèque rose, elle aujourd'hui est segmentée en fonction de la tranche d'âge des lecteurs et propose principalement des novelisations de séries, de films et de jeux vidéos.

La Bibliothèque verte doit sa postérité à son importance primordiale dans la découverte de la lecture pour plusieurs générations, mais aussi à son design grâce auquel elle s'est toujours caractérisée. Plus encore que pour sa grande sœur rose, la couleur de la Bibliothèque verte attrape l'œil : son nom d'origine était d'ailleurs *Nouvelle bibliothèque d'éducation et de récréation*, mais l'à-plat vert de ses couvertures imposera petit à petit sa dénomination populaire, qui apparaît dès 1925 sur la page de titre intérieure.

De 1931 à 1958, la célèbre couverture cartonnée verte sera complétée par une jaquette illustrée, l'éditeur faisant aussi appel à d'excellents illustrateurs pour les pages intérieures. En 1959, c'est le grand changement : plus de jaquette mais une reliure cartonnée et pelliculée directement illustrée, la tranche arrière entièrement verte marquant toujours l'identité de la collection. Ce design, légèrement adapté à partir de 1983, puis en 1990, restera de mise jusqu'en 2000.

Depuis, la collection propose un format cartonné souple avec une couverture semi-rigide, sur lesquelles figurent des impressions vernies en relief ou en surbrillance. Le nom bibliothèque verte apparaît toujours, sur un bandeau vertical présent sur la gauche de la couverture.

L'Aventure sauvage **focus**

Bob Morane

Bob Morane, personnage créé par Henri Vernes (de son vrai nom Charles-Henri Dewisme) en 1953 est un héros archétypal du roman d'aventure sauvage. Éternellement âgé de trente-trois ans, beau, fort, intelligent, c'est un as de l'aviation, maîtrisant de nombreuses langues et autant de techniques de combat. Dans un contexte de réalisme merveilleux, avec des attributs de l'ordre du réel, il affronte des ennemis sur tous les continents, sur tous les types de reliefs, sur et sous l'océan, dans l'espace, dans le temps, etc. Et évidemment gagne toujours à la fin.

Il est aussi un exemple de l'aventure éditoriale que peut proposer la littérature populaire. André Gérard, imprimeur à Verviers (Belgique), inspiré par les livres de poche Penguin Books que les soldats débarqués en Europe en 1944 lisaient en grand nombre, créa en 1949 une maison d'édition à même de rentabiliser son imprimerie, à qui il donna le nom de son totem scout : Marabout. Le projet est d'emblée « industriel », une production en quantité permettant d'accéder aux exonérations réservées aux périodiques : pour ce faire, il faut une nouveauté par semaine !

André Gérard, qui n'y connaît pas grand-chose en littérature, s'associe avec Jean-Jacques Schellens, ancien responsable des publications de la Fédération des scouts catholiques de Belgique. La ligne éditoriale qu'ils adoptent prévoit un mélange de rééditions d'œuvres libres de droit et de romans commandés à des auteurs contemporains, répartis sur des collections de genre : Marabout junior, Marabout Fantastique, Marabout science-fiction, etc. Les livres Marabout sont prévus pour être populaires. Les romans sont une denrée de consommation : on trouve les Bob Morane dans les maisons de la presse, où un livre vaut le même prix qu'un paquet de cigarette.

C'est pour paraître dans la collection Marabout junior que naît Bob Morane, dont il deviendra une « locomotive ». Pour suivre le rythme élevé de parutions, le premier contrat passé par Henri Vernes avec les éditions Marabout prévoit la livraison de six romans par an !

Le succès étant au rendez-vous, les aventures de Bob Morane écrites par Henri Vernes comptent ainsi 230 romans écrits entre 1953 et 2012 ! Depuis, Gilles Devindilis et Christophe Corthouts ont repris le flambeau, et Bob Morane poursuit sa route.

L'Aventure sauvage **focus**

Tarzan

Il y a d'abord l'histoire de Tarzan que tout le monde connaît : celle du jeune comte de Greystoke né au cœur de la jungle d'Afrique orientale où ses parents ont été abandonnés. Sauvé puis élevé par les grands singes, il règne sur la forêt sauvage où il noue une histoire d'amour avec la belle Jane. Celle-ci fait revivre sa personnalité d'aristocrate occidental si bien qu'ils rentrent ensemble en Angleterre où Tarzan récupère son identité de Lord John Clayton. Cette histoire, qui constitue le contenu des films et le point de départ de la plupart des BD, est le résumé du premier roman de la série, *Tarzan, seigneur de la jungle* (1912). Un livre sur...vingt-six !

Tarzan est en effet le héros de tout un cycle d'aventures incroyables imaginées par le créateur du Roi de la jungle, Edgar Rice Burroughs, qui développa largement le personnage ultra populaire qu'il avait créé ! Aujourd'hui, les neuf dixièmes des aventures du héros ont été laissés de côté : il faut dire que, Rice Burroughs étant un grand amateur de fantastique et de science-fiction, le personnage prit rapidement de la distance avec le mythe de l'homme sauvage sur lequel il avait été construit.

Dès le second roman, *Le Retour de Tarzan* (1915), le jeune Lord Greystoke revenu en Europe s'attire la haine de l'escroc Nikolas Rokoff, qui parvient à le faire envoyer en Algérie où il est affecté en tant qu'agent spécial pour le ministre de la guerre français. Rokoff ayant la haine tenace, celui-ci parvient à le jeter à l'eau lors d'un voyage vers l'Afrique du Sud. Tarzan réussit à nager jusqu'au rivage, et à intégrer une tribu qui connaît l'existence d'une cité d'or perdue au fond de la jungle : Opar. En s'y rendant, Tarzan est fait prisonnier et condamné à être sacrifié au Dieu Soleil. Il séduit alors la princesse qui doit opérer le sacrifice et s'enfuit.

Dans *Tarzan l'Indomptable* en 1920, notre héros placé dans le contexte de la Première Guerre Mondiale, se venge des soldats allemands qui ont dévasté sa plantation au Tanganyika et torturé ses amis, en partant pour le front en Afrique de l'Est, où il infiltre l'état-major teuton. Tarzan rencontre ensuite de nombreux dinosaures dans une vallée cachée d'Afrique (*Tarzan dans la préhistoire*). Dans *Tarzan et le lion d'or*, il découvre une race bestiale d'humains asservie par des gorilles. *Tarzan et les hommes fourmis* le voit entrer dans un pays isolé appelé Minuni, habité par des hommes quatre fois plus petits que nous. *Tarzan au cœur de la Terre* le voit accepter de conduire une mission vers Pellucidar à bord d'un dirigeable, passant par le pôle Nord où se trouve un chemin vers le fameux Continent caché à l'intérieur de la planète. Dans *Tarzan le Magnifique* (1939) il rencontre une race perdue possédant des facultés mentales étranges, dans *Tarzan et la Légion étrangère* (1947), il combat pour la Royal Air Force et se bat contre l'armée japonaise. Le cycle de ses aventures, parues entre 1912 et 1940, lui permet de faire des rencontres hallucinantes : il découvrira le reste d'une civilisation Maya (*Tarzan et les naufragés*), les descendants d'une légion romaine égarée en Afrique (*Tarzan et l'empire oublié*), les descendants de chevaliers croisés du XII^{ème} siècle qui s'imaginent être encore encerclés par les Sarrasins (*Tarzan et les croisés*)... et même deux gnomes maléfiques doté de pouvoirs magiques (*Tarzan le magnifique*).

Un siècle après sa création, Tarzan est devenu mythique... il est bien pourtant encore un personnage à découvrir !

L'Aventure sauvage **focus**

Le Prisonnier de la planète Mars

Le Prisonnier de la planète Mars et *La Guerre des vampires* sont deux romans de Gustave Le Rouge, paru en 1908 aux éditions Méricant. À eux deux, ils racontent comment l'ingénieur Robert Darvel, aidé par le brahme Ardavena, est propulsé jusque sur Mars par l'énergie psychique de dix mille fakirs, ce qu'il rencontre sur la planète rouge... et ce qu'il en ramène sur Terre.

Il est typique de l'Aventure sauvage, dans le sens où au cours de ses pérégrinations martiennes, le héros va traverser successivement tous les paysages : l'espace, la forêt, le désert, une nouvelle forêt, vivante cette fois, la montagne, dessus et dedans, et enfin la mer (dessous puis dessus). Il affronte au passage de nombreux monstres, dont de terrifiants vampires volants invisibles.

Il peut être à ce titre considéré comme une apogée du roman d'aventure sauvage « première époque », considérant que la Première guerre mondiale, apportant malheureusement à la société un nouvel éclairage sur la présence de la sauvagerie en son sein, en ouvrit une seconde.

Première partie, chapitre 7 : juste après l'arrivée sur Mars.

Robert se rapetissa avec mille précautions, il essaya de se glisser au dehors, sans toutefois tomber dans l'abîme qui grondait au-dessous de lui. Il réussit pleinement dans son entreprise. Il s'étira sur le sable rougeâtre qui formait le sol de la grotte. (...)

Robert se leva, déjeuna et, sans plus délibérer, commença de gravir les rocs de porphyre rouge qui s'élevaient au-dessus de la caverne. (...) Arrivé au sommet de la falaise, il demeura émerveillé. Une haute forêt, aux larges feuilles jaunes et rouges se balançait autour de lui. (...) Cette forêt vêtue de frondaison rousse lui apparaissait comme l'Eden interminable. Des insectes jaunes sautillaient dans les herbes. À peine de temps en temps un cri d'oiseau. Robert sentait l'engourdissement le gagner. Il rêvait de toujours vivre dans une paix profonde au milieu de ce paysage de sommeil et de silence. La mer battait la monotone chanson de son ressac entre les falaises de porphyre.

Une fois de plus vaincu par le sommeil, Robert s'appuya entre les racines d'un grand hêtre rouge et s'endormit accablé sur la mousse.»

Deuxième partie, chapitre 3 : rencontre avec un monstre.

« Soudain, avec une rapidité déconcertante, une forme bondit et sautela sur le sable. Robert demeura frappé d'épouvante. Le monstre qu'il apercevait dépassait en horreur les plus extravagants cauchemars. Que l'on se figure l'apparence grossière d'un visage humain qu'on eût façonné dans une gélatine transparente et visqueuse. Les yeux sans paupières avaient le regard terne et glacial des pieuvres ; mais le nez, aux ailes frissonnantes, la bouche énorme, munie de dents noires, avait une expression de férocité mélancolique et de tristesse dédaigneuse. Cette face fantastique était entourée dans tous les directions par des milliers de tentacules blancs, que l'ingénieurs avait d'abord pris pour des vers marins. Cet être inanalysable évoquait une création arrêtée au stade des mollusques et arrivée à une hideuse ébauche qui eût tenu le milieu entre l'homme et le poulpe. »